

Charles Perrault

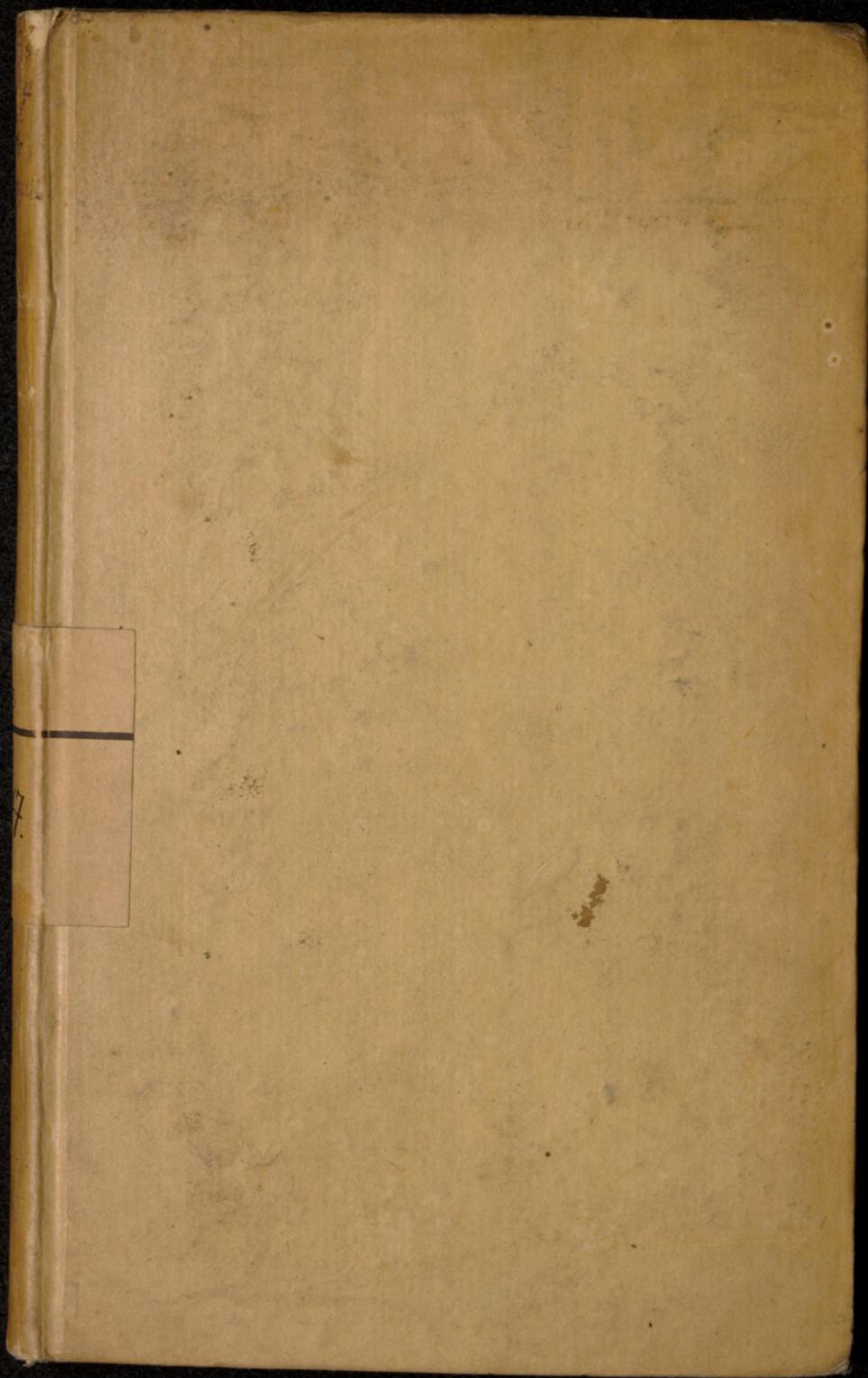
Histoires Ou Contes Du Temps Passé : Avec Des Moralitez

Nouvelle Edition Augmentee D'Une Nouvelle, A La Fin. Suivant La Copie De Paris, A Celle: Chez Jean George Passin, 1747

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1671031784>

Druck Freier  Zugang





14413

7e.

LBN 0597

Contes de ma Mère l'Oye.

HISTOIRES
OU
CONTES

DU TEMS PASSE,

AVEC DES MORALITEZ.

PAR Mr. PERRAULT.

NOUVELLE EDITION AUGMENTEE D'U-
NE NOUVELLE, A LA FIN.

SUIVANT LA COPIE DE PARIS.

A C E L L E,

CHEZ JEAN GEORGE PASSIN,

M. DCC. XLVII.

gp.

ISTOIR
CONTE



NOUVELLE EDITION AUGMENTEE DE
NE NOUVELLE A LA FIN

SUivant la copie de Paris.

Universitäts-
Bibliothek
Rostock

M DCC XLVII



A

MADemoiselle.

MADemoiselle,

On ne trouvera pas étrange qu'un Enfant ait pris plaisir à composer, les Contes de ce Recueil, mais on s'étonnera qu'il ait eü la hardiesse de vous le présenter. Cependant, MADemoiselle, quelle disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces Recits, & les lumieres de vötre esprit, si on examine bien ces Contes, on verra que je ne suis pas aussi blâmable que je le parois d'abord. Ils renferment tous une Morale tres-sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent; d'ailleurs, comme rien ne marque tant la vaste étendue d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même tems aux plus grandes choses, & s'abaisser aux plus petites; on ne sera point surpris que la même Princesse, à qui la Nature & l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vrai que ces

A 2

Con-

Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la loüable impatience d'instruire les enfans, fait imaginer des Histoires dépourvûes de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfans qui n'en ont pas encore : mais à qui convient-il mieux de connoître comment vivent les Peuples, qu'aux Personnes que le Ciel destine à les conduire? Le desir de cette connoissance a poussé des Heros de vôtre Race, jusques dans des buttes & des cabanes, pour y voir de près & par eux mêmes ce qui s'y passoit de plus particulier : cette connoissance leur ayant paru nécessaire pour leur parfaite instruction. Quoi qu'il en soit ,
 MADEMOISELLE,

Pouvois-je mieux choisir pour rendre vrai-semblable,

Ce que la Fable a d'incroyable?
 Et jamais Fée au tems jadis,
 Fit-elle à jeune Créature,
 Plus de dons, & de dons exquis
 Que vous en a fait la Nature.

Je suis avec un tres-profond respect,
 MADEMOISELLE,

De vôtre Altesse Royale,

Le très-humble & tres-obéissant serviteur,

P. DARMANCOUR.



LE PETIT CHAPERON
ROUGE.
C O N T E.



L'étoit une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eut sçû voir : sa Mere en étoit folle, & sa Mere grande plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit Chaperon rouge, qui lui seyoit si bien, que par tout on l'appelloit le petit Chaperon rouge.

Un jour sa Mere ayant fait des galettes, lui dit, va voir comment se porte ta Mere grande, car on m'a dit qu'elle étoit malade, porte lui une galette & ce petit pot de beure. Le petit Chaperon rouge partit aussi-tôt pour aller chez sa Mere grande, qui demouroit dans un autre Village. En passant dans un Bois elle rencontre compère le Loup, qui eut bien envie de la manger,

A 3

ger,

ger, mais il n'osa, à cause de quelques Bucherons qui étoient dans la Forêt. Il lui demanda où elle alloit ; la pauvre enfant qui ne sçavoit pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit, je vais voir ma Mere grande, & lui porter une galette avec un petit pot de beure que ma Mere lui envoie. Demeure - t - elle bien loin ? lui dit le Loup. Oh oui, dit le petit Chaperon rouge, c'est par de-là le Moalin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du Vaillage. Et bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin ici, & toi par ce chemin-là, & nous verrons à qui plutôt y fera. Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui étoit le plus court, & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long - tems à arriver à la maison de la Mere grande, il heurte : Toc, toc, qui est là ? C'est votre fille le petit Chaperon rouge, dit le Loup, en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette, & un petit pot de beure que ma Mere vous envoie. La bonne Mere grande qui étoit dans son lit à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, lui cria, tire la chevillette, la bobinette cherra, le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit, Il se jeta sur la bonne femme, & la devora en moins de rien, car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la

porte,

porte, & s'alla coucher dans le lit de la Mere grande, en attendant le petit Chaperon rouge, qui quelque tems après vient heurter à la porte. Toc, toc : qui est là ? Le petit Chaperon rouge qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa Mere grande étoit enrhumée, répondit, c'est vôtre fille le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beure que ma Mere vous envoie. Le Loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix ; tire la chevillette, la bobinnette cherra. Le petit Chaperon rouge tira a chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : mets la galette & le petit pot de beure sur la huche, & viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se deshabille, & va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mere grande étoit faite en son deshabillé, elle lui dit, ma Mere grande que vous avez de grands bras, c'est pour mieux t'embrasser, ma fille : ma Mere grande que vous avez de grandes jambes ! c'est pour mieux courir mon enfant : ma Mere grande que vous avez de grandes oreilles ! c'est pour mieux écouter mon enfant ! ma Mere grande que vous avez de grands yeux ! c'est pour mieux voir, mon enfant. Ma Mere grande que vous avez de grandes dents : c'est pour te manger. Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jetta sur le petit, Chaperon rouge, & la mangea.

M O R A L I T E'.

On voit ici que des jeunes enfans,
 Sur tout de jeunes filles,
 Belles, bien faites, & gentilles,
 Font tres-mal d'écouter toutet sortes de gens,
 Et que ce n'est pas chose étrange.
 S'il en est tant que le Loup mange;
 Je dis le Loup, car tous les Loups
 Ne sont pas de la même sorte;
 Il en est d'une humeur accorte,
 Sans bruit, sans fiel & sans couroux,
 Qui privez, complaisans & doux
 Suivent les jeunes Demoiselles,
 Jusques dans les maisons, jusques dans les ruelles,
 Mais hélas ! qui ne sait que ces Loups dou-
 cereux,
 De tous les Loups sont les plus dangereux.

LES FÉES.

CONTE.

Il étoit une fois une Veuve qui avoit deux filles, l'ainée lui ressembloit si fort & d'humeur & de visage, que, qui la voyoit, voyoit la Mere. Elles étoient toutes deux si desagréables & si orgueilleuses, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette qui étoit le vrai portrait de son Pere pour la douceur & pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eut scû voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette Mere étoit folle de sa fille aînée, & en même tems avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine & travailler sans cesse.

Il faloit entre autre chose, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demie-lieuë du logis, & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette Fontaine, il vient à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire : Oüi da, ma bonne mere, dit cette belle fille, & rinfant ausfi tôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la Fontaine, & la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonnefemme ayant bû, lui dit, vous êtes si belle, si bonne, & si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don, (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une

A s

pauvre

pauvre femme de Village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille) Je vous donne pour don, poursuit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa Mere la gronda de revenir si tard de la Fontaine. Je vous demande pardon, ma Mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-tems, & en disant ces mots il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, & deux gros Diamans: Que vois-je là, dit sa Mere toute étonnée, je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles & des Diamans, d'où vient cela, ma fille (ce fut-là la premiere fois qu'elle l'appella sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé, non sans jeter une infinité de Diamans. Vrayement, dit la Mere, il faut que j'y envoie ma fille, tenez Fançon ; voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle, ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don, vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la Fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la Fontaine : je veux que vous y alliez, reprit la Mere, & toute à l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la Fontaine, qu'elle vit sortir du Bois une Dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire, c'étoit

c'étoit la même Fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air & les habits d'une Princeſſe, pour voir juſqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je ſuis ici venuë, lui dit cette brutale orgueilleuſe, pour vous donner à boire, juſtement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame. J'en ſuis d'avis, beuvez à même ſi vous voulez. Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, ſans ſe mettre en colère, & bien, puis que vous êtes ſi peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous fortira de la bouche ou un ſerpent ou un crapaud. D'abord que ſa Mere l'aperçût elle lui cria. Hé bien ma fille ! Hé bien, ma Mere, lui répondit la brutale, en jettant deux vipères, & deux crapaux, O ! Ciel, s'écria la Mere, que vois je là, c'est ſa sœur qui en eſt cauſe, elle me le payera, & auſſi-tôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla ſe ſauver dans la Forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenoit de la Chaffe, la rencontra, & la voyant ſi belle, lui demanda ce qu'elle faiſoit là toute ſeule & ce qu'elle avoit à pleurer. Helas ! Monsieur, c'eſt ma Mere qui m'a chaffée du logis. Le fils du Roi qui vit fortir de ſa bouche cinq ou ſix perles & autant de Diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute ſon aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, & conſidérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à un autre,

l'em-

l'emmena au Palais du Roi son pere, cù il l'épou-
sa. Pour sa sœur elle se fit tant haïr, que sa pro-
pre Mère la chassa de chez elle; & la malheu-
reuse apres avoir bien couru sans trouver per-
sonne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin
d'un Bois.

M O R A L I T É.

*Les Diamans & les Pistoles,
Peuvent beaucoup sur les esprits :
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, & sont d'un plus grand
prix.*

AUTRE MORALITE.

*L'Honnêteté coute des soins,
Et veut un peu de complaisance,
Mais tôt où tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.*

LA
BARBE BLEUE.
CONTE.

*Il étoit une fois un homme qui avoit de belles
maisons à la Ville & à la Campagne, de la vaif-
felle*

felle d'or & d'argent, des meubles en broderie, & des carosses tout dorez; mais par malheur cet homme avoit la Barbe bleuë, cela le rendoit si laid & si terrible; qu'il n'étoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant lui. Une de ses voisines, Dame de qualité avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en Mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eut la Barbe bleuë. Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, & qu'on ne sçavoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleuë pour faire connoissance les mena avec leur Mere, & trois ou quatre de leur meilleures amies, & quelques jeunes gens du voisinage à une de ses maisons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades, que parties de Chasse & de Pêche, que danse & festins, que collations: on ne dormoit point, & on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe si bleuë, & que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fût de retour à la Ville. le mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleuë dit à sa femme, qu'il étoit obligé de faire un voyage en Province de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la prioit de se bien

divertir pendant son absence, qu'elle fit venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la Campagne si elle vouloit, que par tout elle fit bonne chère: Voilà, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent qui ne sert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres forts, où est mon or & mon argent, celles des cassertes où sont mes pierres, & voilà le passe-par-tout de tous les appartemens, pour cette petite clef - ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas; ouvrez tout, allez par tout, mais pour ce petit cabinet je vous défens d'y entrer, & je vous le défens de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, iln'ya rien que vous ne deviez attendre de ma colére. Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venoit d'être ordonné: & lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carosse & part pour son voyage. Les voisines & les a bonnes mies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune Mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le Mari y étoit, à cause de sa Barbe bleuë qui leur faisoit peur. Les voilà aussi tôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles monterent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables & des miroirs, où l'on se voyoit de-

depuis les pieds jusqu'à la tête, & dont les bordures les unes de glace, les autres d'argent & de vermeil doré, étoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eut jamais veuës : elles ne cessoient d'exagérer & d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il étoit malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un petit escalier derobé, & avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque tems, songeant à la défense que son Mari lui avoit faite, & considérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation étoit si forte qu'elle ne pût la surmonter ; elle prit donc la petite clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées ; après quelques momens elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de sang caillé, dans lequel se miroient les corps de plusieurs femmes mortes, & attachées le long des murs. (C'étoit toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épousées & qu'il avoit egorgeés l'une après l'autre) Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet qu'elle venoit de retirer de la serrure lui tomba de la main ; après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la
clef,

clef, referma la porte, & monta à sa chambre pour se remettre un peu, mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émeüë. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang: elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en alloit point; elle eut beau la laver, & même la frotter avec du sable & avec du grais, il y demeura toujourns du sang, car la clef étoit Fée & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait: quand on ôtoit le sang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleuë revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avoit reçu des Lettres dans le chemin qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle il étoit parti, venoit d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle pût pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda, les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'étoit passé. D'où vient lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres? il faut, dit elle, que je l'aye laissée là haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleuë, de me la donner tantôt, après plusieurs remises il falut apporter la clef. La Barbe bleuë l'ayant considérée, dit à sa femme, pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef? je n'en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort: vous n'en sçavez rien, reprit la Barbe bleuë, je le sçai bien moi, vous avez voulu entrer dans le cabinet? He bien, Madame,

dame,

dame, vous y entrerez, & irez prendre vôtre place auprès des Dames que vous y avez vûës. Elle se jetta aux pieds de son Mari, en pleurant & en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle étoit ; mais la Barbe bleuë avoit un cœur plus dur qu'un rocher ! Il faut mourir, Madame, lui dit-il, & tout à l'heure. Puis qu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignez de larmes, donnez moi un peu de tems pour prier Dieu. Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleuë, mais pas un moment davantage. Lors qu'elle fut seule, elle appella sa sœur, & lui dit, ma sœur Anne, car elle s'appelloit ainsi, monte je te prie sur le haut de la Tour, pour voir si mes freres ne viennent point, ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'hui, & si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. La sœur Anne monta sur le haut de la Tour & la pauvre affligée lui crioit de tems en tems. *Anne, ma sœur Anne, ne vois tu rien venir ?* Et la sœur Anne lui répondit, *je ne vois rien que le Soleil qui poudroye, & l'herbe qui verdoye.* Cependant la Barbe bleuë tenant un grand coûtelas à sa main, crioit de route sa force à sa femme, descens vite, où je monterai là-haut. Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit sa femme, & aussi-tôt elle crioit tout bas. *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Et la sœur Anne répondoit, *je*

B

ne

ne vois rien que le Soleil qui poudroye, & l'herbe qui verdoye. Décens doc vite, crioit la Barbe Bleuë, où je monterai la-haut. Je m'en vais répondit la femme, & puis elle crioit, *Anne, ma sœur Anne, ne vois tu rien venir?* Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. Sont-ce mes freres? Hélas, non, ma sœur je vois un troupeau de moutons. Ne yeux-tu pas descendre, crioit la Barbe Bleuë. Encore un moment, répondit la femme, & puis elle crioit, *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Je vois, répondit elle, deux Cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore: Dieu soit-loüé, s'écria t elle un moment après, ce sont mes freres, je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe Bleuë se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, & alla se jeter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée: cela ne sert de rien, dit la Barbe bleuë, il faut mourir; puis la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coustelas en l'air, il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, & le regardant avec des yeux mourans, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir: Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu; & levant son bras Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleuë s'arrêta tour court: on ouvrit, & aussitôt on vit entrer deux Cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleuë.

Il reconnut que c'étoit les freres de la femme, l'un Dragon & l'autre Mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussi-tôt pour se sauver : mais les deux freres le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le Perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps. & le laissèrent mort. La pauvre femme étoit presque aussi morte que son Mari, & n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses freres. Il se trouva que la Barbe bleüe n'avoit point d'héritiers, & qu'ainsi la femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune Gentil-homme, dont elle étoit aimée depuis long-tems, une autre partie à acheter des Charges de Capitaines à ses deux freres, & le reste à se marier elle même à un fort honnête homme qui lui fit oublier le mauvais tems qu'elle avoit passé avec la Barbe bleüe.

M O R A L I T E'.

*L*a curiosité malgré tous ses attraits,
 Coûte souvent bien des regrets ;
 On en voit tous les jours mille exemples paroître,
 C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien leger,
 Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
 Et toujours il coûte cher.

AUTRE MORALITE'.

*P*our peu qu'on ait l'esprit sensé,

B 2

Et

*Et que du monde on sçache le grimoire,
On voit bien-tôt que cette Histoire
Est un Conte du tems passé;
Il n'est plus d'Epoux si terrible,
Ni qui demande l'impossible,
Fut-il mal-content & jaloux,
Près de so femme on le voit filer doux;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.*

L A B E L L E
A U B O I S
D O R M A N T.
C O N T E.

Lil y avoit une fois un Roi & une Reine, qui étoient si fâchez de n'avoir point d'enfans, si fâchez, qu'on ne sçauroit dire. Ils allèrent à toutes les Eaux du monde, Vœux, Pélerinages, tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisoit. Enfin pourtant la Reine devint grosse & acaoucha d'une fille: on fit un beau Bap - tême; on donna pour Mairaines à la petite Princessè toutes les Fées qu'on pût trouver dans le Pais (il s'en trouva sept,) afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'étoit la coûtume des Fées en ce tems-là; la Princessè eut par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du Baptême toute le Compagnie revint au Palais du Roi, où li y avoit un grand Festin pour les Fées. On
mie

mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avoit une cuillier, une fourchette, & un couteau de fin or, garni de diamans & de rubis. Mais comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit sortie d'une Tour, & qu'on la croyoit morte, où enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que sept pour les sept Fées. La Vieille crut qu'on la méprisoit, & grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes Fées qui se trouva auprès d'elle, l'entendit, & jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, & de pouvoir réparer autant qu'il lui seroit possible le mal que la Vieille auroit fait. Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle seroit la plus belle personne du monde, celle d'après, qu'elle auroit de l'esprit comme un Ange ; la troisième qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle seroit ; la quatrième qu'elle danseroit parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanteroit comme un Rossignol : & la sixième qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieil-

vieille Fée étant venu, elle dit en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se perceroit la main d'un fuseau, & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit fremir toute la compagnie, & il n'y eût personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, & dit tout haut ces paroles: Rassurez-vous Roi & Reine, vôtre fille n'en mourra pas: il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau, mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la Vieille, fit publier aussi tôt un Edit, par lequel il défendoit à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi sur peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le Roi & la Reine étant allez à une de leurs Maisons de plaisir, il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château, & montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un Donjon dans un petit galetas, où une bonne Vieille étoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenses que le Roi avoit faites, de filer au fuseau. Que faites-vous là, ma bonne femme, dit la Princesse; je file, ma belle enfant? lui répondit la Vieille qui ne la connoissoit pas. Ha! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites-vous?

vous ? donnez-moi que je voye si j'en ferois bien autant. Elle n'eût pas plutôt pris le fuseau, que comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnât ainsi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne Vieille bien embrassée crie au secours : on vient de tous côtez, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délasse, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les temples avec de l'eau de la Reine de Hongrie mais rien ne la faisoit revenir. Alors le Roi, qui étoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, & qui jugeant bien qu'il faloit que cela arrivât, puisque les Fées l'avoient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un lit en broderie d'or, & d'argent ; on eut dit d'un Ange, tant elle étoit belle : car son évanouissement n'avoit pas ôté les couleurs vives de son teint : ses jouës étoient incarnates, & ses lèvres comme du corail : elle avoit seulement les yeux fermez, mais on l'entendoit respirer doucement, ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venuë. La bonne Fée qui lui avoit sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le Royaume de Mataquia douze mille lieuës de la lors que l'accident arriva à la Princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avoit des bottes de sept lieuës, (c'étoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieuës

d'une seule enjambée.) La Fée partit aussi-tôt, & on la vit au bout d'une heure arriver dans un charoit tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la décente du charoit. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait, mais comme elle étoit grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendroit à se réveiller, elle feroit bien ambarassée toute seule dans ce vieux Château : voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui étoit dans ce Château, (hors le Roi & la Reine) Gouvernantes, Filles d'Honneur, Femmes de Chambre, Gentilshommes, Officiers, Maîtres d'Hôtel, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages. Valets de pried; elle toucha aussi tous les chevaux qui étoient dans les Ecuries avec les Palfreniers, les gros matins de la basse-cour & la petite *Pouffe*, petite chienne de la Princesse, qui étoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eût touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même tems que leur Maîtresse afin d'être tous prêts à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui étoient au feu toutes pleines de Perdrix & de Faisans s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment ; les Fées n'étoient pas longues à leur besogne. Alors le Roi & la Reine après avoir baisé leur cher enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, & firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires, car il crut dans

un

un quart d'heure tout autour du Parc une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelassées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y auroit pû passer : en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des Tours du Château, encore u'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eut encore fait là un rour de son métier, afin que la Princesse pendant qu'elle dormiroit, n'eut rien à craindre des Curieux.

Au bout de cent ans, le fils du Roi qui régnoit alors, & qui étoit d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté là, demanda ce que c'étoit que des Tours qu'il voyoit au dessus d'un grand Bois fort épais; chacun lui répondit selon qu'il en avoit ouï parler. Les uns disoient que c'étoit un vieux Château où il revenoit des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de la Contrée y faisoient leur Sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un Ogre y demeuroit, & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise, & sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de faire un passage au travers du Bois. Le Prince ne sçavoit qu'en croire, lors qu'un vieux Païsan prit la parole, et lui dit : Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon Pere, qu'il y avoit dans ce Château une Princesse, la plus belle qu'on eût scû voir, qu'elle y devoit dormir cent ans.

& qu'elle seroit réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle étoit réservée. Le jeune Prince à discours se sentit tout de feu; il crut sans balancer qu'il mettroit fin à une si belle aventure, & poussé par l'amour & par la gloire, il résolut de voir sur le champ ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le Bois, que tous ces grands arbres; ces ronces, & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser: il marche vers le Château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra, & ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avoient pû suivre, parce que les arbres s'étoient rapprochez dès qu'il avoit été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin: un Prince jeune & amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte, c'étoit un silence affreux, l'image de la mort s'y présentoit par tout & ce n'étoit que des corps étendus d'hommes & d'animaux, qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien aux nez bourgeonnez, & à la face vermeille des Suisses, qu'ils n'étoient qu'endormis, & leurs tasses où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient assés qu'ils s'étoient endormis en beuvant. Il passa une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étoient rangez en haye, la carabine sur l'épaule, & ronflans de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes & de Dames, dormans tous,

les

les uns debout, les autres assis : il entre dans une chambre toute dorée, & il vit sur un lit, dont les rideaux étoient ouverts ds tous côtez, le plus beau spectacle qu'il eut jamais vû : Une Princesse qui paroissoit avoir 15 ou 16 ans, & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'aprocha se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement étoit venuë, la Princesse s'éveilla ; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vûë ne sembloit le permettre ; est-ce vous mon Prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. Le Prince charmé de ces paroles, & plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne sçavoit comment lui témoigner sa joye & sa reconnoissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangez, ils en plurent davantage, peu d'éloquence, beaucoup d'amour : Il étoit plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner ; elle avoit eu le tems de songer à ce qu'elle auroit à lui dire ; car il y a apparence, (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée pendant un si long sommeil lui avoit procuré le plaisir de songes agréables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le Palais s'étoit réveillé avec la Princesse ; chacun songeoit à faire sa Charge,
&

& comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mourroient de faim; la Dame d'honneur prescée comme les autres, s'impacienta, & dit tout haut à la Princesse que la viande étoit servie. Le Prince aida à la Princesse à se lever: elle étoit tout habillée & fort magnifiquement: mais il le garda bien de lui dire qu'elle étoit habillée comme ma mere grande, & qu'elle avoit un collet monté, elle n'en étoit pas moins belle. Ils passèrent dans un Salon de miroirs, & y soupérent - servis par les Officiers de la Princesse; les Violons & les Hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoi qu'il y eut près de cent ans qu'on ne les jouât plus; & après soupé sans perdre de tems, le grand Aumônier les maria dans la Chapelle du Château, & la Dame d'honneur leur tira le rideau: ils dormirent peu, la Princesse n'en avoit pas grand besoin, & le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville où son Pere devoit être en peine de lui: le Prince lui dit, qu'en chassant il s'étoit perdu dans la Forêt, & qu'il avoit couché dans la hutte d'un Charbonnier, qui lui avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le Roi son Pere qui étoit bon homme, le crut; mais sa mere n'en fut pas bien persuadée, & voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse, & qu'il avoit toujours une raison en main pour s'excuser, quand il avoit couché 2 ou 3 nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eut quelque amourette; car il vécut avec la Princesse plus de deux ans entiers, & en eut deux enfans, dont
le

le premier qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, & le second un fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paroissoit encore plus beau que sa sœur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer qu'il falloit se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret, il la craignoit quoi, qu'il l'aimât, car elle étoit de race Ogresse, & le Roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens; on disoit même tout bas à la Cour qu'elle avoit les inclinations des Ogres, & qu'en voyant passer de petits enfans elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux, ainsi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son Mariage, & alla en grande Cérémonie querir la Reine sa femme dans son Château. On lui fit une entrée magnifique dans la Ville Capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans. Quelque tems après le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte son voisin. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine sa mere, & lui recommanda fort sa femme & ses enfans; il devoit être à la guerre tout l'Eté, & dès qu'il fut parti, la Reine mere envoya sa Bru & ses enfans à une maison de campagne dans les Bois, pour pouvoit plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, & dit un soir à son Maître d'Hôtel, je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! Madame, dit le Maître

Mâitre d'Hôtel, je le veux, dit la Reine (& elle le dit d'un ton d'Ogresse, qui a envie de manger de la chair fraîche) & je la veux manger à la fausse Robert. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une Ogresse, prit son grand couteau & monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit pour lors quatre ans, & vint en sautant & en riant se jette à son col, & à lui demander du bon bon. Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains, & il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, & lui fit une si bonne sausse, que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon, il avoit emporté en même tems la petite Aurore, & l'avoit donnée à sa femme pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse-cour. Huit jours après la méchante Reine dit à son Maître d'Hôtel, je veux manger à mon souper le petit Jour : il ne repliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois ; il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros Singe, il n'avoit pourtant que trois ans, il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore, & donna à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela etoit fort bien allé jusques-là, mais un soir cette mechante Reine dit au Maître d'Hôtel, je veux manger la Reine à la même sausse
que

que ses enfans. Ce fut alors que le pauvre Maître d'Hôtel defespera de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avoit vingt ans pafsez, fans compter les cent ans qu'elle avoit dormi : fa peau étoit un peu dure, quoi que belle & blanche ; & le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aufsi dure que cela : il prit la réfolution pour sauver fa vie de couper la gorge à la Reine, & monta dans fa chambre, dans l'intentation de n'en dans faire à deux fois, il s'excitoit à la fureur, & entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune Reine, il ne voulut pourtant ponit la furpredre, & il lui dit avec beaucoup de respect, l'ordre qu'il avoit reçu de la Reine Mere. Faites, faites, lui dit - elle, en lui tendant le col, exécutez l'ordre qu'on vous a donné, j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ai tant aimez : elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevez fans lui rien dire. Non, non, Madame, lui répondit le pauvre Maître d'Hôtel tout atteudri, vous ue mourrez point, & vous ne laifferez pas d'aller revoir vos enfans, mais ce fera chez moi où je les ai cachez, & je tromperai encore la Reine, en lui faifant manger un jeune Biche en vôtre place. Il la meua aufsi - tôt à fa chambre, où la laiffant embraffer ses enfans & pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à fon foupé, avec le même appétit que fi c'eut été la jeune Reine : elle étoit bien contente de fa cruauté ; & elle fe préparoit à dire au Roi à fon

son retour, que les Loups enragez avoient mangé la Reine sa femme & ses deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit à son orinaire dans les cours & basse-cours du Château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit dans une sale basse le petit Jour qui pleuroit, parce que la Reine sa Mere le vouloit faire fouëtter, à cause qu'il avoit été méchant, & elle entendit aussi la petite Aurore, qui demandoit pardon pour son frere. L'Ogresse reconnut la voix de la Reine & de ses enfans, & furieuse d'avoir été trompée, elle commande dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable, qui faisoit trembler tout le monde qu'on apportât au milieu de la Cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de Cra-paux, de Vipères, de Couleuvres & de Serpens, pour y faire jeter la Reine & ses enfans-le Maître d'Hôtel, sa femme & sa servante : elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étoient à la, & les Bourreaux se préparoient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi qu'on n'attendoit pas si-tôt entra dans la Cour à cheval ; il étoit venu en Poste, & demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible spectacle personne n'osoit l'en instruire, quand l'Ogresse euragée de voir ce qu'elle voyoit, se jetta elle-même la tête la première dans la cuve, & fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en être fâché, elle étoit sa Mere, mais il s'en con-

con-

consola bien - tôt avec sa belle femme & ses
 enfans.

M O R A L I T E'.

Attendre quelque tems pour avoir un Epoux ;
 Riche, bien-fait, galant & doux,
 La chose est assez naturelle,
 Mais l'attendre cent ans & toujours en dormant,
 On ne trouve plus de femelle,
 Qui dromit si tranquillement.
 La Fable semble encor vouloir nous faire entendre,
 Que souvent de l'Hymen les agreables noeuds,
 Pour être differez n'en sont pas moins heureux,
 Et qu'on ne perd rien pour attendre ;
 Mais le sexe avec tant d'ardeur,
 Aspire à la foi conjugale,
 Que je n'ai pas la force ni le coeur,
 De lui prêcher cette Morale.

LE MAITRE CHAT.

OU

LE CHAT BOTTE'.

CONTE.

Un Meünier ne laissa pour tous biens à trois
 enfans qu'il avoit, que son Moulin, son Ane &
 son Chat, Les partages furent bien-tôt faits, ni
 le Notaire, ni le Procureur n'y furent point ap-
 pel-

C

pel-

pellez. Ils auroient eu bien-tôt mangé tout le pauvre Patrimoine. L'aîné eut le Moulin, le second eut l'Ane, & le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot : mes freres, disoit-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lors que j'aurai mangé mon Chat, & que je me ferai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. Le Chat qui entendoit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé & sérieux, ne vous affligez point, mon Maître, vous n'avez qu'à me donner un Sac, & me faire faire une paire de Bottes pour aller dans les broussailles, & vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. Quoique le maître du Chat ne fit pas grand fond là-dessus, il lui avoit vû faire tant de tours de souplesse, pour prendre des Rats & des Souris : comme quand il se pendoit par les pieds, ou qu'il se cachoit dans la farine pour taire le mort, qu'il ne desespéra pas d'en être secouru dans sa misère, Lors que le Chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta bravement : & mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, & s'en alla dans une Garenne où il y avoit grand nombre de Lapins. Il mit du son & des lacerons dans son sac, & s'étendant comme s'il eut été mort, il attendit que quelque jeune Lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché, qu'il eut

con-

contentement ; un jeune étourdi de Lapin entre dans son sac, & le maître Chat tirant aussi tôt les cordons le prit & le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proye, il s'en alla chez le Roi & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où étant entré il fit une grande révérence au Roi, & lui dit, voilà, Sire, un Lapin de Garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'étoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maître,) m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis, à ton Maître, répondit le Roi, que je le remercie, & qu'il me fait plaisir. Une autre fois il alla se cacher dans un bled tenant toujours son sac ouvert, lors que deux Perdrix y furent entrées, il tira les cordons, & les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi comme il avoit fait le Lapin de Garenne. Le Roi reçût encore avec plaisir les deux Perdrix, & lui fit donner pour boire. Le Chat continua ainsi pendant deux ou trois mois de porter de tems en tems au Roi du Gibier de la chasse de son Maître. Un jour qu'il fût que le Roi devoit aller à la promenade sur le bord de la Rivière avec sa fille ; la plus belle Princesse du monde, il dit à son maître, si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite ; vous n'avez qu'à vous baigner dans la Rivière à l'endroit que je vous montrerai, & ensuite me laisser faire. Le Marquis de Carabas fit ce que son Chat lui conseilloit, sans savoir à quoi cela seroit bon. Dans le tems qu'il se balnoit, le Roi vint à

C 2

passer,

passer, & le Chat se mit à crier de toute sa force, au secours, au secours, voilà M. le Marquis de Carabas qui se noye. A ce cri le Roi mit la tête à la portière, & reconnoissant le Chat qui lui avoit apporté tant de fois du Gibier, il ordonna à ses Gardes qu'on allât vite au secours de Mr. le Marquis de Carabas Pendant qu'on retiroit le pauvre Marquis de la Rivière ; le Chat s'approcha du Carosse, dit au Roi que dans le tems que son maître se baignoit, il étoit venu des voleurs qui avoient emporté ses habits, quoi qu'il eût crié au voleur de tout sa force : le drole les avoit cachez sous une grosse pierre. Le Roi ordonna aussi-rôt aux Officiers de sa Garderobe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour Monsieur le Marquis de Carabas. Le Roi lui fit mille caresses, & comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient sa bonne mine (car il étoit beau, & bien fait de sa personne) la fille du Roi le trouva fort à songré, & le Comte de Carabas ne lui eût pas plutôt jeté deux ou tros regards fort respectueux, & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulût qu'il montât dans son Carosse, & qu'il fût de la promenade : Le Chat ravi de voir que son dessein commençoit à réüssir, prit les devants, & ayant rencontré des Païsans qui fauchoient un Pré, il leur dit, *bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au Roi que le Pré que vous fauchez appartient à Mr. le Marquis de Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair*

à

à pâté. Le Roi ne manqua pas à demander aux Faucheurs à qui étoit ce Pré qu'ils fauchoient, c'est à Mr. le Marquis de Carabas, dirent-ils tous ensemble, car la menace du Chat leur avoit fait peur. Vous avez-là un bel heritage, dit le Roi, au Marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, répondit le Marquis, c'est un Pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le Maître Chat qui alloit toujours devant, rencontra des Moissonneurs, & leur dit, *Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tout ces bleds appartiennent à Monsieur Marquis de Carabas, vous serez tous bachez menu comme chair à pâté.*

Le Roi qui passa un moment après, voulut favoir à qui appartiennent tous les bleds qu'il voyoit. C'est à Mr. le Marquis de Carabas, répondirent les Moissonneurs, & le Roi s'en réjouit encore avec le Marquis. Le Chat qui alloit devant le Carosse, disoit toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontroit ; & le Roi étoit étonné des grands biens de Monsieur le Marquis de Carabas. Le Maître Chat arriva enfin dans un beau Chateau dont le Maître étoit un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vû, car toutes les terres par où le Roi avoit passé étoient de la dépendance de ce Château, le Chat eut soin de s'informer qui étoit cet Ogre, & ce qu'il faisoit faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son Château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'Ogre le reçût aussi civilement que le peut un

Ogre, & le fit reposer. On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes frottes d'Animaux, que vous pouviez, par exemple, vous transformer en Lion, en Elefant: cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, & pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion. Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine & sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour macher sur les tuilles. Quelque tems après, le Chat ayant vû que l'Ogre avoit quitté sa prémère forme, descendit, & avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple, de vous changer en un rat, en une souris, je vous avouë que je tiens cela tout à fait impossible? Impossible, reprit l'Ogre, vous allez voir, & en même tems il se changea en une souris qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plutôt aperçûë, qu'il se jeta dessus, & la mangea. Cependant le Roi qui vit en passant le beau Château de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le Chat qui entendit le bruit du Carosse qui passoit sur le pont-levis, courut au devant, & dit au Roi: Votre Majesté soit la bienvenue dans ce Chateau de Monsieur le Marquis de Carabas. Comment, Monsieur le Marquis, s'écria le Roi, ce Château est encore à vous, il ne se peut rien de plus beau que cette cour & que

que tous ces Bâtimens qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. Le Marquis donna la main à la jeune Princesse, & suivant le Roi qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande Sale où ils trouvèrent une magnifique Colation que l'Ogre avoit fait préparer pour ses amis qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas osé entrer, sachant que le Roi y étoit. Le Roi charmé des bonnes qualitez de Monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en étoit folle ; & voyant les grands biens qu'il possédoit, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups, il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis. que vous ne soyez mon gendre. Le Marquis faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisoit le Roi ; & dès le même jour il épousa la Princesse. Le Chat devint grand Seigneur, & ne courut plus après les souris, que pour se divertir.

M O R A L I T É.

*Quelque grand que soit l'avantage,
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de Pere en Fils,
Aux jeunes gens pour l'ordinaire,
L'industrie & le savoir faire,
Valent mieux que des biens aquis.*

AUTRE MORALITE'.

*Si le fils d'un Meunier, avec tant de vitesse
Gagne le cœur d'une Princesse,
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans,
C'est que l'habit, la mine & la jeunesse,
Pour inspirer de la tendresse,
N'en sont pas des moyens toujours indifférens.*

C E N D R I L L O N .

OU LA PETITE

PANTOUFLE DE VERRE.

C O N T E .

Il étoit une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes nœces une femme, la plus hautaine & la plus fière qu'on eut jamais vûc. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui lui ressembloient en toutes choses. Le mari avoit de son côté une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple ; elle tenoit cela de sa Mere, qui étoit la meilleure personne du monde. Les nœces ne furent pas plutôt faites, que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne pût souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupation, de la maison : c'étoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées, qui frotoit la chambre de Madame, & celles de Meïdemoiselles ses filles : elle cou-
choit

étoit tout au haut de la maison dans un grenier sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étoient dans des chambres parquetées, où elles avoit des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles se voyoient de puis les pieds jusques à la tête la, pauvre fille souffroit tout avec patience, & n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lors qu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée, & s'asseoir dans les cendres, qui faisoit qu'on l'appelloit communément dans le logis Cucendron : la cadette qui n'étoit pas si malhonnête que son aînée, l'appelloit Cendrillon; cependant Cendrillon avec ses méchans habits ne laissoit pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoi que vêtuet très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un Bal, & qu'il en pria toutes les personnes de qualité: nos deux Demoiselles en furent aussi priées, car elles faisoient grande figure dans le País. Les voilà bien aises & bien occupées à choisir les habits & les coëffures qui leur seyernient les mieux; nouvelle peine pour Cendrillon, car c'étoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs & qui godronnoit leurs manchettes : on ne parloit que de la manière dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge & ma garniture d'Angletrre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma juppe ordinaire; mais en récompense

se je mettrai mon manteau à fleurs d'or, & ma barrière de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya querir la bonne coëffeu-
se, pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne Faiseuse : elles appellèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avoit le goût bou. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coëffer ; ce qu'elles voulurent bien. Et les coëffant elles lui disoient, Cendrillon, serois tu bien aise d'aller au Bal ? Helas, Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi, ce n'est pas là ce qu'il me faut, tu as raison ; on riroit bien, si on voyoit un Cucendron aller au Bal. Uue autre que Cendrillon les auroit coëffées de travers : mais elle étoit bonne, & elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étoient transportées de joye : on rompit plus de douze, lacets à force de les serrer pout leur tendre la taille plus menüë, & elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus long-tems qu'elle pût ; lors qu'elle ne les vit plus elle se mit à pleurer. Sa Maraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avoit : Je voudrois bien. . . Je voudrois bien . . . elle pleuroit si fort qu'elle ne pût achever : sa Maraine qui étoit Fée, lui dit tu voudrois bien aller au Bal, n'est-ce pas ? Helas oui, dit Cendrillon en soupirant ; Hé bien, seras-tu bonne fille, dit
sa

fa Maraine, je t'y ferai aller ? elle la mena dans sa chambre, & lui dit, va dans le jardin & apporte-moi une citrouille : Cendrillon alla aussi - tôt cueillir la plus belle qu'elle pût trouver, & la porta à sa Marainé, ne pouvant devioer comment cette citrouille la pourroit faire aller au Bal: sa Maraine la creusa, & n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, & la citrouille fut aussi-tôt changée en un beau Carosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa fourissière, où elle trouva six souris toutes en vie, elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la fourissière, & à chaque souris qui sortit, elle lui donnoit un coup de sa baguette, & la souris étoit aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé: Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un Cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière nous en ferons un Cocher : Tu as raison, dit sa Maraine, va voir : Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avoit trois gros rats : La Fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe & l'ayant touché ; il fut changé en un gros Cocher, qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vûes. Ensuite elle lui dit, va dans le jardin, tu y trouveras six Lezards derrière l'arsoir, apporte-les moi, elle ne les eut pas plêtôt apportez, que la Maraine les changea en six Laquais, qui moutèrent aussi-tôt derrière le Carosse avec leurs habits chamarez, & qui s'y tenoient

noient attachez, comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillou; Hé bien voilà de quoi aller au Bal, n'est-tu pas bien aise? Oüi, mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits: Sa Maraine ne fit que la toucher avec sa baguette, & en même tems ses habits furent changez en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarez de pierrieres: elle lui donna ensuite une paire de pantouffles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en Carosse; mais la Maraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit; l'avertissant que si elle demeroit au Bal un moment davantage, son Carosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, & que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à la Maraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du Bal, avant minuit! elle part, ne se sentant pas de joye. Le Fils du Rni qu'on alla avertir, qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir; il lui donna la main à la décente du Carosse, & la mene dans la Salle où étoit la compagnie: il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautez de cette inconnüe: on n'entendoit qu'un bruit confus, ha, qu'elle est belle! Le Roi même tout vieux qu'il étoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la Reine, qu'il y avoit long-tems

tems qu'il n'avoit vû une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames étoient attentives à considérer sa coëffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pour vû qu'il se trouvât des étoffes assez belles, & d'ouvriers assez habiles. Le Fils du Roi la mit à place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser : elle dança avec tant de grace, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle Collation, dont le jeune Prince ne mangea point, tant il étoit occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille honnêtetes : elle leur fit part des Oranges & des Citrons que le Prince lui avoit donnez ; ce qui les étonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts : elle fit aussi-tôt une grande révérence à la Compagnie, & s'en alla le plus vite qu'elle pût. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Maraine, & après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à sa Maraine tout ce qui s'étoit passé au Bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir : Que vous êtes longtemps à revenir, leur dit-elle, en bâillant, en se frottant les yeux, & en s'étendant comme si elle n'eut fait que de se réveiller ; elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles
s'é-

s'étoient quittées : Si tu étois venuë au Bal, jui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serois pas ennuyée; il y est venu la plus belle Princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités, elle nous adonné des Oranges & des Citrons. Cendrillon ne se sentoit pas de joye : elle leur demanda le nom de cette Princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le Fils du Roi en étoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choses au monde pour savoir qui elle étoit. Cendrillon sourit & leur dit, elle étoit donc bien belle ? Mon Dieu que vous êtes heureuses, ne pourrois-je point la voir ? Hélas ! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi vôtre habit jaune que vous mettez tous les jours : vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prêtez vôtre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise, car elle auroit été grandement embarrassée si sa sœur eut bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au Bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs ; la jeune Demoiselle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que sa Maraine lui avoit recommandé. de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lors qu'elle ne croyoit pas qu'il fut encore onze heures : elle se leva & s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait une biche : le Prin-
ce

ee la suivit, mais il ne pût l'attrapper; elle laissa tomber une de ses pantouffles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien esloüfflée, sans carosse, sans Laquais, & avec ses méchans habits, rien ne lui étant resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites Pantouffles, la pareille ce celle qu'elle avoit laissée tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point vû sortir une Princesse; ils dirent qu'ils n'avoient vû sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vêtue, & qui avoit plus l'air d'une Païsanne que d'une Demoiselle. Quand ses deux sœurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda si elles étoient encore bien diverties, & si la belle Dame y avoit été: elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'étoit enfuyee lorsque minuit avoit sonné, & si promptement qu'elle avoit laissée tomber une de ses petites Pantouffles de verre, la plus jolie du monde, que le fils du Roi l'avoit ramassée, & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, & qu'assurément il étoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite Pantoufle. Elles dirent vrai, car peu de jours après, le fils du Roi fit publier à son de Trompe, qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la Pantoufle. On commença à l'essayer aux Princeses, ensuite aux Duchesses, & à toute la Cour, mais inutilement: on la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la Pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout.

Cendril-

drillon qui les regardoit, & qui reconnut sa Pantoufle, dit en riant, que je voye si elle ne me feroit pas bonne, ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisoit l'essai de la Pantoufle ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit fort juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles : il fit asséoir Cendrillon, & approchant la Pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, & qu'elle y étoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite Pantoufle qu'elle mit à son pied. La dessus arriva la Maraine qui ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconaurent pour la plus belle personne qu'elles avoient vûë au Bal. Elles se jettèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens, qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle étoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon qui étoit aussi bonne que belle fit loger ses deux sœurs au Palais, & les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

MO-

La beauté pour le sexe est un rare tresor,
De l'admirer jamais on ne se lasse.
Mais ce qu'on nomme bonne grace,
Est sans prix & vaut mieux encor.
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa Maraine,
En la dressant, en l'instruisant,
Tant & si bien qu'elle en fit une Reine:
Car ainsi sur ce Conte on va moralisant,
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coëffées,
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grace est le vrai don des Fées,
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

A U T R E M O R A L I T E'.

C'est sans doute un grand avantage,
D'avoir de l'esprit, du courage;
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talens,
Qu'on reçoit du Ciel en partage;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour vôte avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des Parains ou des Maraines.

R I Q U E T

A

LA HOUPE.

C O N T E .

Il étoit une fois une Reine qui accoucha d'un fils,
si laid & si mal fait, qu'on douta long - tems s'il
D
avoit

avoit forme humaine. Une Fée qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisseroit pas d'être aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit; elle ajouta même qu'il pourroit en vertu du don qu'elle venoit de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en auoit, à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela confola un peu la pauvre Reine, qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain Marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il dit mille jolies choses, & qu'il avoit dans toutes ses actions je ne sai quoi de si spirituel, qu'on en étoit charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite Houpe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe; car Riquet étoit le nom de la Famille.

Au bout de sept ou huit ans la Reine d'un Royaume voisin accoucha de deux filles, la première qui vint au monde étoit plus belle que le jour: la Reine en fut si aise, qu'on apprehenda que la trop grande joye qu'elle en avoit ne lui fit mal. La même Fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la Houpe étoit présente, & pour modérer la joye de la Reine, elle lui declara que cette petite Princesse n'auroit point d'esprit & qu'elle seroit aussi stupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la Reine mais elle eut quelques momens après un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha, se trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, Madame, lui dit la Fée :
vôtre

vôtre fille sera récompensée d'ailleurs, & elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. Dieu le veuille, répondit la Reine, mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'ainée qui est si belle ? je ne puis rien pour elle, Madame, du côté de l'esprit, lui dit la Fée, mais je puis tout du côté de la beauté ; & comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. A mesure que ces deux Princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, & on ne parloit par tout que de la beauté de l'ainée, & de l'esprit de la cadette. Il est vrai aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à vûe d'oeil, & l'ainée devenoit plus stupide de jour en jour, ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle étoit avec cela si mal adroite, qu'elle n'eût pû ranger quatre Porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Quoi que la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les Compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus belle pour la voir & pour l'admirer, mais bien-tôt après, on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables ; & on étoit étonné

qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus personne auprès d'elle, & que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'aînée quoi que fort stupide, le remarqua bien, & elle eut donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine toute sage qu'elle étoit, ne pût s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise, ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre Princesse. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un Bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort desagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'étoit le jeune Prince Riquet à la Houpe, qui étant devenu amoureux d'elle sur ses Portraits qui couroient par tout le monde, avoit quitté le Royaume de son Pere pour avoir le plaisir de la voir & de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginables. Ayant remarqué après lui avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle étoit fort mélancolique, il lui dit; je ne comprends point, Madame, comment une personne aussi celle que vous l'êtes, peut être aussi triste que je puisse me vanter d'avoir vû une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vû dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire, Monsieur, lui répondit la Princesse, & en demeura là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, est un si grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reste; & quand on le possède, je ne voi pas qu'il y ait rien

rien qui puisse vous affliger beaucoup. J'aime-
rois mieux, dit la Princesse, être aussi laide que
vous & avoir de l'esprit, que d'avoir de la beau-
té comme j'en ai, & être bête autant que je le
suis. Il n'y a rien, Madame, qui marque davan-
tage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas
avoir, & il est de la nature de ce bien - là, que
plus on en a plus on croit en manquer. Je ne fai
pas cela, dit la Princesse, mais je sai bien que je
suis fort bête, & c'est de là que vient le chagrin
qui me tue. Si ce n'est que cela, Madame, qui
vous afflige je puis aisément mettre fin à votre
douleur. Et comment ferez vous, dit la Prin-
cesse? J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la
Houpe, de donner de l'esprit autant qu'on en
sauroit avoir à la personne que je dois aimer le
plus; & comme vous êtes, Madame, cette per-
sonne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez
autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvû que
vous vouliez bien m'épouser. La Princesse de-
meura toute interdite, & ne répondit rien. Je
vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette propo-
sition vous fait de la peine, & je ne m'en étonne
pas; mais je vous donne un an tout entier pour
vous y résoudre. La Princesse avoit si peu d'es-
prit & en même tems une si grande envie d'en
avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année
ne viendrait jamais; de sorte qu'elle accepta la
proposition qui lui étoit faite. Elle n'eut pas
plû-tôt promis à Riquet à la Houpe, qu'elle l'é-
pouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sen-

tit toute autre, qu'elle n'étoit auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisoit, & à le dire d'une manière fine, aisée & naturel : elle commença dès ce moment une conversation galante, & soutenüe avec Riquet à la Houpe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet à la Houpe crût lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en étoit réservé pour lui-même. Quand elle fut retournée au Palais, toute la Cour ne savoit que penser d'un changement si subit & si extraordinaire, car autant qu'on lui avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendoit-on dire des choses bien sensées & infiniment spirituelles. Toute la Cour en eût une joye qui ne se peut imaginer, il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paroïssoit plus auprès d'elle qu'une Gue-non fort désagréable. Le Roi se conduisoit par ses avis, & alioit même quelquefois tenir le Conseil dans son Appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes Princes des Royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & presque tous la demandèrent en Mariage ; mais elle n'en trouvoit point qui eût assez d'esprit, & elle les écoutoit tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel & si bien fait, qu'elle ne pût s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son Pere s'en étant aperçû, lui dit qu'il la faisoit la maîtresse sur le choix d'un

Epoux,

Epoux, & qu'elle n'avoit qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit & plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demand, après avoir remercié son Pere, qu'il lui donnât du tems pour y penser. Elle alla par hazard se promener dans le même Bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle se promenoit, rêvant profondement, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme plusieurs personnes qui vont & viennent & qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouit que l'un disoit apporte - moi cette marmite, l'autre donne moi cette chaudière, l'autre mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même tems, & elle vit sous ses pieds comme une grande Cuisine pleine de Cuisiniers, de Marmitons & de toutes sortes d'Officiers nécessaires pour faire un Festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente Rotisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du Bois autour d'une table fort longue & qui tous la lardoire à la main, & la queue de Renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une Chanson harmonieuse. La Princesse étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient. C'est, Madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le Prince Riquet à la Houpe, dont les nûces se feront demain. La Princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit été, & se ressouvenant tout à coup qu'il y avoit un an qu'à

qu'à pareil jour, elle avoit promis d'épouser le Prince Riquet à la Houpe, elle pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en souvenoit pas, c'est que quand elle fit cette promesse, elle étoit une bête, & qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises. Ellen'eût pas fait trente pas en continuant sa Promenade, que Riquet à la Houpe sa présenta à elle, brave, magnifique, & comme un Prince qui va se marier. Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, & me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouërai franchement, répondit la Princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, & que je ne croi pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la Houpe: Je le croi, dit la Princesse, & assurément si j'avois affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. Une Princesse n'a que sa parole, me diroit-il, & il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis, mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis seure qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étois qu'une bête, je ne pouvois néanmoins me résoudre à vous épouser, comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois, je prenne

prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce tems-la. Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houpe, seroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher vôtre manque de parole; pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même, dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie; est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit, soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas; le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant souhaité d'en avoir? mais venons au fait, s'il vous plaît: A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît, êtes vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur, & de mes manières? Nullement, répondit la Princesse, j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houpe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire, lui dit la Princesse. Cela se fera, répondit Riquet à la Houpe, si vous m'aimez assez pour souhaiter pour cela soit; & afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même Fée qui au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, & à qui

D 5

vous

vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose est ainsi, dit la Princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus aimable; & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. LA Princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux, l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle eût jamais vû. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la Fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette Métamorphose. Ils disent que la Princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son Amant, sur sa discrétion, & sur toutes les bonnes qualitez de son ame & de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laidur de son visage, que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; & qu'au lieu que jusq' alors elle l'avoit vû boïtter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air panché qui la charmoit, ils disent encore que ses yeux qui étoient louches ne lui en parurent que plus brillans, que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, & qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de Martial & d'Heroique? Quoi qu'il en soit, la Princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pour-vû qu'il en obtint le consentement du Roi son Pere. Le Roi ayant sù que sa fille ayant beaucoup d'estime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un Prince tres-spiri-
tuel

quel & très sage, le reçût avec plaisir pour son Gendre. Dès le lendemain les Nôces furent faites, ainsi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu, & selon les ordres qu'il en avoit donnez long-tems auparavant.

M O R A L I T E'.

Ce que l'on voit dans cet Ecrit,
 Est moins un Conte en l'air que la verité même :
 Tout est beau dans ce que lon aime,
 Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITE'.

Dans un objet où la nature,
 Aura mis de beaux traits, & la vive peinture
 D'u teint où jamais l'Art ne sauroit arriver,
 Tous ces dons pour ront moins, pour rendre un cœur
 sensible,
 Qu'un seul agrément invisible,
 Que l'Amour y fera trouver.

LE PETIT

P O U C E T.

CONTE.

Il étoit une fois un Bucheron & une Bucheronne, qui avoient sept enfans tous Garçons. L'aîné
 n'a-

n'avoit que dix ans, le plus jeune n'en avoit que sept. On s'étonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de tems, mais c'est que sa femme alloit vite en besogne, & n'en faisoit pas moins que ceux à la fois. Ils étoient fort pauvres, & leur sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun deux ne pouvoit encore gagnet sa vie. Ce qui les chagrina encore, c'est que le plus jeune étoit fort délicat, & ne disoit mot, prenant pour bêtise ce qui étoit une marque de la bonté de son esprit : il étoit fort petit, & quand il vint au monde il n'étoit guère plus gros que le pouce ; ce qui fit que l'on l'appella le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le souffre douleurs de la maison, & on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin, & le plus avisé de tous ses freres, & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, & la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans étoient couchez, & que le Bucheron étoit après du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur ? Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans : je ne saurois les voir mourir de faim devant mes yeux, & je suis résolu de les mener perdre demain au Bois, ce qui sera bien aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent. Ah ? s'écria la Bucheronne, pour rois tu bien toi-même mener perdre tes enfans ? Son mari avoit beau

beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir, elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mere : Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, & s'étoit glissé sous l'escabelle de son pere pour les écouter sans être vû. Il alla se recoucher & ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petites cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savoit à ses freres. Ils allèrent dans une Forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois & ses enfans à ramasser les brouilles pour faire des fagots. Le Pere & la Mere les voyant occupez à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné. Lors que ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendroit à la maison ; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignez point mes freres, mon Pere & ma Mere nous ont laissés

sez ici, mais je vous remenerai bien au logis, suivezmoi seulement, ils le suivirent, & il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étoient venus dans la Forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disoient leur Pere & leur Mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arrivèrent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dixécus qu'il leur devoit il y avoit long-tems, & dont ils n'espéroient plus rien: Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit long-tems qu'ils n'avoient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le soupé de deux personnes. Lors qu'ils furent rassasés, la Bucheronne dit, hélas, où sont maintenant nos pauvres enfans, ils feroient bonne chère de ce qui nous reste-la? mais aussi Guillaume, c'est toi qui les a voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Forêt? Hélas! mon Dieu, les Loups les ont peut-être déjà magnez: tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans. Le Bucheron s'impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron ne fût peut-être encore plus fâché que

sa femme, mais c'est qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-impertinentes celles qui ont toujours bien dit. La Bucheronne étoit toute en pleurs : Helas ! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ? Elle le dit une fois si haut que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue se mirent à crier tous ensemble, nous voilà, nous voilà. Elle courut vite leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans, vous êtes bien las, & vous avez bien faim, & toi Pierrot comme te voilà crotté, vien que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit son fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu romseau & qu'elle étoit un peu rousse. Ils se mirent à Table, & mangèrent d'un apétit qui faisoit plaisir au Pere & à la Mere, à qui ils racontotent la peur qu'ils avoient eue dans la Forêt en parlant presque toujours tous ensemble : Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, & cette joye dura tant que les dix écus durèrent ; mais lors que l'argent fut dépensé ils retombèrent dans leur premier chagrin ; & résolurent de les perdre encore, & pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils ne fussent entendus par le petit. Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ;

fait ; mais quoi qu'il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne pût en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savoit que faire lors que la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux en le jettant par miettes le long des chemins ou ils passeroient, il le ferra donc dans sa poche. Le Pere & la Mere les menèrent dans l'endroit de la Forêt le plus épais & le plus obscur, & dès qu'ils y furent ils gagnèrent un faux-fuyant & les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avoit semé par tout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lors qu'il ne pût en retrouver une seule miette, les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé. Les voilà donc bien affligés, car plus ils s'égaroient & plus ils s'enfonçoient dans la Forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyent n'entendre de tous cotés que des hurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluye qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas & tomboient dans la boue d'où ils se relevoient tous crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne

dé-

découvriroit rien ; ayant tourné la tête de tous côtez, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par de-là la Forêt. Il descendit de l'Arbre, & lors qu'il fut à terre il ne vit plus rien ; cela le défola. Cependant ayant marché quelque tems avec ses freres du côté qu'il avoit vû la lumière, il la revit en sortant du Bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où étoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdoient de vûe, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient, le petit Poucet lui dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la Forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, & leur dit, hélas ! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus ; savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans. Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres ; que ferons nous ? il est bien seur que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange, peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pouroit les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer

& les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il yavoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre. Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte, c'étoit l'Ogre qui revenoit. Aussi tôt sa femme les fit cacher sous le lit & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le soupé étoit prêt & si on avoit tiré du vin, & aussi tôt se mit à table. Le Mouton étoit encore tout sanglant; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit Veau que je viens d'habiller que vous sentiez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, & il y a ici quelque chose que je n'entens pas, en disant ces mots il se leva de Table, & alla droit au lit. Ah, dit il, voila donc comme tu veux me tromper maudite femme, je ne fais à quoi il tient que je ne te mange aussi, bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours ici. Il les tira dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en lui demandant pardon, mais ils avoient à faire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévoroit dé-jà des yeux, & disoit à sa femme, que ce seroit-là de friands moreaux lors qu'elle leur auroit fait une bonne sausse. Il alla prendre un
grand

grand couteau, & en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lors que sa femme, lui dit que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'eürcez-vous pas assez de tems demain? Tai toi, reprit l'Ogre, ils eu seront plus mortifiez. Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme, voila un Veau, deux Moutons & la moitié d'un Cochon. Tu as raison, dit l'Ogre, donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joye, & leur porta bien à souper, mais ils ne purent manger tant ils étoient saisis de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses Amis. Il but une douzainé de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête; & l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogrdsses avoient loutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere; mais ellez avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu & une fors grande bouche avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles u'étoient pas encore fort méchantes; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordöient déjà les petits eufans pour en sucquer le sang. On les avoit fait coucher de bon-

ne heure, & elles étoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la tête. Il y avoit dans la même Chambre un autre lit de la même granbeur, ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la tête, & qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgez dès le soir même se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses freres & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre après leur avoir ôté leurs Couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses freres & sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La chose réussit comme il l'avoit pensé ; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille, il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drolles, n'en faisons pas à deux fois ; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles & s'approcha du lit où étoient les petis garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lors qu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtoit la tête, comme il avoit tâté celle de tous ses freres. L'Ogre qui sentit les Couronnes d'or vraiment, dit-il, j'allois faire là un
bel

bel ouvrage, je vois bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles où ayant senti les petits bonnets des garçons. Ah, les voilà, dit-il, nos gaillards? Travaillons hardiment; en disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, & sautèrent par dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans savoir où ils alloient. L'Ogre s'étant éveillé dit à sa femme, va-t-en la haut habiller ces petits drolles de hier au soir: l'Ogre fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendoit qu'elle les habillât, & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir, elle monta en haut où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçût ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres,) L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop long-tems à faire la besogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lors qu'il vit cet affreux spectacle. Ah! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, & tout à l'heure. Il jeta aussi-tôt une potée d'eau dans le nez de sa

femme, & l'ayant fait revenir, donne - moi vite mes bottes de sept lieuës, lui dit-il, afin que j'aïlle les attraper. Il se mit en campagne & après avoir couru bien loin de tous côtez, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne, & qui traversoit des Rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils étoient, y fit cacher ses six freres, & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendroit. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, (car les bottes de sept lieuës fatiguent fort leur homme,) voulut se reposer, & par hazard il allas'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étoient cachez. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque tems, & vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand Coûteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil & gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussi - tôt ; les bottes étoient fort grandes & fort larges ; mais comme elles étoient Fées, elles avoient le

don

don de s'agrandir & de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chaussoit, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds & à ses jambes que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Vôtres mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de Voleurs, qui ont juré de le tuer, s'il ne leur donne tout son or & tout son argent, Dans le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde : Comme la chose presse beaucoup il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieuës que voilà pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyiez pas que je fois un affronteur. La bonne femme fort effrayée lui donna aussitôt tout ce qu'elle avoit : car cet Ogre ne laissoit pas d'être fort bon mari, quoi qu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son pere, où il fut reçu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre, qu'à la vérité il n'avoit pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieuës, par-

ce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, & même pour avoir bû & mangé dans la maison du Bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il savoit qu'on étoit fort en peine d'une Armée, qui étoit à deux cens lieues de là, & du succès d'une Bataille qu'on avoit donnée. Il alla, disent-ils, trouver le Roi, & lui dit, que s'il le souhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, & cette première course l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit, car le Roi le payoit parfaitement bien pour porter ses Ordres à l'Armée, & une infinité de Dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans, & ce fut-là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris, mais elles le payoient si mal, & cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit mettre en ligne de conte, ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque tems le métier de courir, & y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n'est pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il cachetta des Offices de nouvelle création pour son pere & pour ses freres; & par là les établit tous, & fit parfaitement bien sa Cour en même tems. MO-

M O R A L I T É.

*O*n ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,
 Quand ils sont tous beaux, bien-faits & bien grands,
 Et d'un extérieur qui brille ;
 Mais si l'un d'eux est foible, on ne dit mot,
 On le méprise, on le raille, on le pille,
 Quelque fois, cependant, c'est ce petit marmot
 Qui fera le bonheur de toute la famille.

L'ADROITE

P R I N C E S S E,

O U L E S A V A N T U R E S

D E F I N E T T E.

N O U V E L L E.

A MADAME LA COMTESSE DE MURAT.

Vous faites les plus jolies Nouvelles du monde en Vers ; mais en Vers aussi doux que naturels : je voudrois bien, charmante Comtesse, vous en dire une à mon tour ; cependant je ne saisi vous pour rez vous en divertir : je suis aujourd'hui de l'humeur du Bourgeois Gentilhomme, je ne voudrois ni Vers, ni Prose pour vous la conter ; point de grands mots, point de brillans, point de rimes ; un tour naïf m'accommode mieux ; en un mot, un recit sans façon & comme on parle : je ne cherche que quelque moralité.

E 5

Mon

Mon Historiette en fournit assez, & par là elle pourra vous être agréable. Elle roule sur deux Proverbes, au lieu d'un: c'est la mode: vous les aimez: je m'accommode à l'usage avec plaisir. Vous y verrez comment nos Ayeux favoient insinuer qu'on tombe dans mille desordres, quand on se plaît à ne rien faire ou pour parler comme eux, qu' *Oisiveté est la mere de tous vices*; & vous aimerez, sans doute, leur manière de persuader est, qu'il faut être toujours sur ses gardes: vous voyez bien que je veux dire, que la *Défiance est la mere de seureté*.

*Non l'Amour ne triomphe guères
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires.
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Vôtre raison ne devienne la dupe,
Beautez, si vous voulez conserver vôtre cœur,
Il faut que vôtre esprit s'occupe.
Mais si malgré vos soins, vôtre sort est d'aimer,
Gardez du moins de vous laisser charmer.
Sans connoître
Celui que vôtre cœur se veut donner pour maître.
Craignez les Blondins doucereux.
Qui fatiguent les Ruelles,
Et ne sachant que dire aux Belles
Sôûpirent sans être amoureux.
Désiez-vous des Conteurs de fleurettes
Connoissez bien le fond de leurs esprits,
Après de toutes les Iris
Ils debitent mille sornettes.*

Di-

*Désirez-vous enfin de ces brusques Amans
 Qui se disent en feu dès les premiers momens,
 Et jurent une vive flame;
 Moquez-vous de ces vains sermens :
 Pour bien assujettir une ame
 Il faut qu'il en coûte du tems.
 Gardez qu'un peu de complaisance
 Ne desarme trop tôt vôtre austère fierté ;
 De vôtre juste défiance
 Dépend vôtre repos & vôtre sûreté.*

Mais je n'y songe pas, Madame ! J'ai fait des Vers ! Au lieu de m'en tenir au goût de Monsieur Jourdain, j'ai rimé sur le ton de Quinaut ! Je reprends le tour simple au plus vite, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eut pour cet agréable Moraliseur, & de peur qu'on ne m'accuse de le piller & de le mettre en pièces comme tant d'Auteurs impitoyables font tous les jours.

Du tems des premières Croisades, un Roi de je ne sai quel - Royaume de l'Europe, se résolut d'aller faire le guerre aux Infidèles dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage il mit un si bon ordre aux affaires de son Royaume, & il en confia la Régence à un Ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté - là. Ce qui inquiétoit le plus ce Prince, c'étoit le soin de sa famille. Il avoit perdu la Reine son Epouse depuis assez peu de tems : elle ne lui avoit point laissé de fils ; mais il se voyoit pere de trois jeunes

nes

nes Princesses à marier. Ma Chronique ne m'a point appris leur véritable nom : Je sai seulement, que comme en ces tems heureux la simplicité des Peuples donnoit sans façon des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualitez, ou leurs défauts ; on avoit surnommé l'aînée de ces Princesses, *Nonchalante*, ce qui signifie Indolente en stile moderne, la seconde, *Babillarde*, & la troisième, *Finette*, noms qui avoient tous un juste rapport aux caractères de ces trois Sœurs.

Jamais on n'a rien vû de si indolent qu'étoit *Nonchalante*. Tous les jours elle n'étoit pas éveillée à une heure après midi : on la traînoit à l'Eglise telle qu'elle sortoit de son lit : sa coiffure en desordre, sa robe détachée : point de ceinture, & souvent une mule d'une façon & une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée : mais on ne pouvoit résoudre cette Princesse à être jamais autrement qu'en mules : elle trouvoit une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand *Nonchalante* avoit dîné, elle se mettoit à sa Toilette, où elle étoit jusqu'au soir : elle employoit le reste de son tems, jusqu'à minuit, à jouer, & à souper : ensuite on étoit presque aussi long-tems à la deshabiller, qu'on avoit été à l'habiller, elle ne pouvoit jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Ba-

Babillarde menoit une autre sorte de vie, cette Princesse étoit fort vive, & n'employoit que peu de tems pour sa personne : mais elle avoit une envie de parler si étrange, que depuis qu'elle étoit éveillée jusqu'à ce qu'elle fut endormie la bouche en lui fermoit pas. Elle savoit l'Histoire des mauvais ménages, des liaisons tendres; des galanteries, non seulement de toute la Cour, mais des plus petits Bourgeois. Elle tenoit registre de toutes les femmes qui exerçoient certaines rapines dans leur domestique pour se donner une parure plus éclatante, & étoit informée précisément de ce que gagnoit la suivante de la Comtesse une telle & le Maître d'Hôtel du Marquis un tel. Pour être instruit de toutes ces petites choses elle écoutoit sa Nourrice & sa Couturière avec plus de plaisir qu'elle n'auroit fait un Ambassadeur ; & ensuite elle étourdissoit de ces belles Histoires, depuis le Roi son Pere jusqu'à ses Valets de pied : car pourvû qu'elle parlât elle ne se soucioit pas à qui. La démangeaison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette Princesse : Malgré son grand rang, ses airs trop familiers donnèrent la hardiesse aux Blondins de la Cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes sans façon, pour avoir le plaisir de leur répondre ; car à quelque prix que ce fût, il falloit que du matin au soir elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupoit jamais ni à penser, ni à faire aucune réflexion, ni à lire ; elle
s'em-

s'embarassoit aussi peu d'aucun son domestique des amusemens que produit l'aiguille & le fuseau. Enfin ces deux sœurs dans une éternelle oisiveté, ne faisoient jamais agir ni leur esprit ni leur main.

La sœur cadette de ces deux Princesse étoit d'un caractère bien différent. Elle agissoit incessamment de l'esprit & de sa personne; elle avoit une vivacité surprenante, & elle s'appliquoit à en faire un bon usage. Elle savoit parfaitement bien danser, chanter, jouer des instrumens; réussissoit avec une adresse admirable à tous les petits travaux de la main, qui amusoient d'ordinaire les personnes de son sexe: mettoit l'ordre & la règle dans la Maison du Roi, & empêchoit par ses soins les pilleries des petits Officiers: car dès ce tems-là ils se méloient de voler les Princes.

Ses talens ne se bornoient pas là: elle avoit beaucoup de jugement & une présence d'esprit si merveilleuse, qu'elle trouvoit sur le champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune Princesse avoit découvert par sa pénétration, un piège dangereux qu'un Ambassadeur de mauvaise foi avoit tendu au Roi son Père dans un Traité, que ce Prince étoit tout prêt de signer. Pour punir la perfidie de cet Ambassadeur & de son Maître, le Roi changea l'article du Traité, & en le mettant dans les termes que lui avoit inspiré sa fille, il trompa à son tour le trom-

trompeur même. La jeune Princesse découvrit encore un tour de fourberie, qu'un Ministre vouloit jouer au Roi ; & par le conseil qu'elle donna à son pere, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La Princesse donna en plusieurs autres occasions des marques de sa pénétration & de sa finesse d'esprit ; elle en donna tant que le Peuple lui donna le surnom de Finette. Le Roi l'aimoit beaucoup plus que ses autres filles, & il faisoit un si grand fonds sur son bon sens, que s'il n'avoit point eu d'autre enfans qu'elle, il seroit parti sans inquiétude ; mais il se défioit autant la conduite de ses autres filles, qu'il se reposoit sur celle de Finette. Ainsi pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyoit sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Vous, qui êtes si savante dans toute sortes d'antiquitez, je ne doute pas, Comtesse charmante, que vous n'avez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des Fées. Le Roi dont je vous parle étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie ; Il lui représenta l'inquiétude où il étoit touchant ses filles. Ce n'est pas, lui dit ce Prince, que les deux aînées, dont je m'inquiète, ayent jamais fait la moindre chose contre leur devoir ; mais elles ont si peu d'esprit, elles sont si imprudentes & vivent dans une si grande désoccupation, que je crains que pendant mon absence elles n'aillent s'embarasser
dans

dans quelque folle Intrigue pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette, je suis seur de sa vertu: cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal; c'est pourquoi, sage Fée, je vous prie de me faire trois Quenoüilles de verre pour mes filles, qui soient faites avec un tel art, que chaque Quenoüille ne manque doint de se casser, si-tôt que celle à qui elle apartiendra, fera quelque chose contre sa gloire.

Comme cette Fée étoit des plus habiles, elle donna à ce Prince trois Quenoüilles enchantées & travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avoit: mais il ne fut pas content de cette précaution. Il mena les Princesses dans une Tour fort haute, qui étoit bâtie dans un lieu bien desert. Le Roi dit à ses filles qu'il leur ordonnoit de faire leur demeure dans cette Tour, pendant tout le tems de son absence, & qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune personne que ce fut. Il leur ôta tous leurs Officiers de l'un & de l'autre sexe, & après leur avoir fait présent des Quenoüilles enchantées, dont il leur expliqua les qualitez, il embrassa les Princesses & ferma les portes de la Tour, dont il prit lui-même les clefs, puis il partit.

Vous allez peut-être croire, Madame, que ces Princesses étoient-là en danger de mourir de faim: Point du tout. On avoit eu soin d'attacher une Poulie à une des Fenêtres de la Tour: on y avoit mis

mis une corde à laquelle les Prinaesses attachoi-
ent un corbillon, qu'elles descendoient chaque
jour. Dans ce corbillon, on mettoit leurs pro-
visions pour la journée, & quand elles l'avoient
remonté, elles retiroient avec soiu la corde dans
la chambre.

Nonchalante & Babilarde menoient dans cet-
te solitude une vie qui les desespéroit : elles s'en-
nuoyent à un point, qu'on ne sauroit exprimer ;
mais il falloit prendre patience ; car on leur avo-
it fait la Quenoüille si terrible, qu'elles craignoient
que la moindre démarche un peu équivo-
que ne la fit casser.

Pour Finette elle ne s'ennuyoit point du tout,
Son fuseau, son aiguille, & ses Instrumens de Mu-
sique lui fournissoient des amusemens ; & outre
cela, par l'ordre du Ministre qui gouvernoit
l'Etat, on mettoit dans le corbillon des Princef-
ses, des lettres qui les informoient de tout ce
qui se passoit au dedans & au dehors du Royau-
me. Le Roi l'avoit permis ainsi, & le Ministre
pour faire sa Cour aux Princesses ne manquoit
pas d'être exact sur cet article. Finette lisoit
toutes ces nouvelles avec empressement & s'en
divertissoit : Pour ses deux sœurs elles ne daigno-
ient pas y prendre la moindre part : elles disoient
qu'elles étoient trop chagrines pour avoir la for-
ce de s'amuser de si peu de choses : il leur falloit
au moins des Cartes pour se desennuyer pendant
l'absence de leur pere.

F

El.

Elles passoient donc ainsi tristement leur leur vie en murmurant contre leur destin, & je croi qu'elles ne manqueroient pas de dire, *qu'il vout mieux être né heureux, que d'être né fils de Roi*: Elles étoient souvent aux fenêtrés de leur Tour, pour voir du moins ce qui se passeroit dans la campagne. Un jour, comme Finette étoit occupée dans la chambre à quelque joli ouvrage, ses sœurs qui étoient à la fenêtré, virent au pied de leur Tour une pauvre femme vêtue de haillons échirez, qui leur crioit sa misère fort pathétiquement. Elle les prioit à mains jointes de la laisser entrer dans leur Château, leur représentant qu'elle étoit une malheureuse Etrangère qui savoit mille sortes de choses, & qu'elle leur rendroit service acex la plus exacte fidélité. D'abord les Princesses se souvinrent de l'ordre qu'avoit donné le Roi leur pere, de ne laisser entrer personne dans la Tour: mais Nonchalante étoit si lassée de se servir elle-même, & Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eût l'une d'être coiffée en détail, & l'empresement qu'eût l'autre d'avoir une personne de plus pour jazer, les engagea à se résoudre de laisser entrer la pauvre Etrangère.

Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du Roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse? Je croi que nous la pouvons recevoir sans conséquence? Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma sœur, répondit Nonchalante.

Ba-

Babillarde qui n'attendoit que ce consentement, descendit aussi-tôt le Corbillon ; La pauvre femme se mit dedans, & les Princesses la monterent avec le secours de la Poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible mal-propreté de ses habits les dégoûta : Elles voulurent lui en donner d'autres, mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, & que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit songer à les servir. Comme elle achevoit de parler, Fienette revint de sa chambre : cette Princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnuë avec ces sœurs : Elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avoient fait monter, & Fienette qui vit que c'étoit une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eût de cette imprudence.

Cependant la nouvelle Officière des Princesses fit cent tours dans le Château sous prétexte de leur service ; mais en effet pour observer la disposition du dedans. Car, Madame, je ne sai si vous ne vous en doutez point déjà ; mais cette gueuse prétenduë étoit aussi dangereuse dans le Château que ce qui le Comte Ory dans le Couvent, où il entra déguisé en Abbessé fugitive.

Pour ne vous pas tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de hailons, étoit le fils aîné d'un Roi puissant voisin du pere des Princesses. Ce jeune Prince, qui étoit

un des plus artificieux esprits de son tems, gouvernoit entièrement le Roi son pere; & il n'avoit pas besoin de beaucoup de finesse pour cela: car ce Roi étoit d'un caractère si facile, qu'on lui en avoit donné le surnom de *Moult-benin*. Pour le jeune Prince, comme il n'agissoit que par artifices & par detours, les Peuples l'avoient surnommé *Riche-en-cautelle*, & pour abreger, on disoit *Riche-cautelle*.

Il avoit un frere cadet, qui étoit aussi rempli de belles qualitez, que son aîné l'étoit de défauts; cependant malgré la différence d'humeurs, on voyoit entre ces deux freres une union si parfaite, que tout le monde en étoit surpris. Outre les bonnes qualitez de l'ame qu'avoit le Prince cadet; la beauté de son visage & la grace de sa personne étoient si remarquables, qu'elles l'avoient fait nommer *Bel-à-voir*. C'étoit le Prince *Riche-cautelle* qui avoit inspiré à l'Ambassadeur du Roi son pere, ce trait de mauvaise foi que l'adresse de *Finette* avoit fait retomber sur eux. *Riche-cautelle* qui n'aimoit déjà guères le Roi pere des Princesses, avoit achevé par-là de le prendre en aversion: ainsi quand il sût les précautions que ce Prince avoit pris à l'égard de ses filles, il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un pere si soupçonneux. *Riche-cautelle* obtint permission du Roi son pere d'aller faire voyage sous des prétextes qu'il inventa, & il prit des mesures qui le firent parvenir à entrer dans la Tour des Princesses comme vous avez vû. En

En examinant le Château, ce Prince remarqua qu'il étoit facile aux Princesses de se faire entendre des passans, & il en conclut qu'il devoit rester dans son déguisement pendant tout le jour ; parce qu'elles pourroient bien, si elles s'en avoient, appeler du monde & le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée les habits & le personnage d'une gueuse de profession ; & le soir, lors que les trois sœurs eurent soupé, Riche-cautella jetta les haillons qui le couvroient & laissa voir des habits de Cavalier tous couverts d'or & de pierreries. Les pauvres Princesses furent si épouventées de cette vûe, que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette & Babillarde qui étoient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre : mais Nonchalante qui avoit à peine l'usage de macher, fut en un instant atteinte par le Prince.

Aussi-tôt il se jetta à ses pieds, lui déclara qui il étoit, & lui dit que la réputation de sa beauté & ses portraits l'avoient engagé à quitter une Cour délicieuse pour lui venir offrir ses vœux & sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue, quelle ne pouvoit répondre au Prince, qui étoit toujours à genoux : mais comme en lui disant mille douceurs & lui faisant mille protestations, il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour Epoux dès ce moment-là même ; sa moleste naturelle, ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-cautelle qu'elle le cro-

voit finaère & qu'elle aacceptoit sa foi. Elle n'observa pas de plus grandes formalitez que celles-là dans la conclusion de ce mariage ; mais aussi elle en perdit sa Quenoüille ; elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde & Finette étoient dans des inquiétudes étranges. Elles avoient gagné séparément leur chambres, & elles s'y étoient enfermées. Ces chambres étoient assez éloignées l'une de l'autre ; & comme chacune de ces Princesses ignoroit entièrement le destin de ses sœurs, elles passèrent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain le pernicieux Prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du Jardin : & là cette Princesse témoigna à Richécautelle l'inquiétude où elle étoit de ses sœurs, quoi qu'elle n'osât se présenter devant elles, dans la crainte, qu'elles ne blâmassent fort son mariage. Le Prince lui dit qu'il se chargeoit de le leur faire approuver ; & après quelques discours il sortit, & enferma Nonchalante sans qu'elle s'en aperçût : ensuite il se mit à chercher les Princesses avec soin. Il fût quelque tems sans pouoir découvrir dans quelles chambres elles étoient enfermées. Enfin l'envie qu'avoit Babillarde de toujours parler, étant cause que cette Princesse parloit toute seule en se plaignant ; le Prince s'aprocha de la porte de sa chambre & la vit par le trou de la serrure.

Ri-

Riche-cautelle lui parla au travers de la porte, & lui dit, comme il avoit dit à sa sœur, que c'étoit pour lui offrir son cœur & sa foi, qu'il avoit fait l'entreprise d'entrer dans la Tour : Il louoit avec exagération sa beauté & son esprit ; & Babilarde qui étoit très persuadée qu'elle possédoit un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le Prince lui disoit : elle lui répondit un flux de paroles qui n'étoient pas trop désobligeantes. Il falloit que cette Princesse eût une étrange fureur de parler pour s'en acquitter comme elle faisoit dans ces momens ; car elle étoit dans un abattement terrible : outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avoit rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une paresse extrême qu'elle ne songeoit jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avoit pas la moindre prévoyance : quand elle avoit besoin de quelque chose, elle avoit recours à Finette ; & cette aimable Princesse qui étoit aussi laborieuse & prévoyante que ses sœurs l'étoient peu, avoit toujours dans sa chambre une infinité de Masepains, de Pâtes, & de Confitures sèches & liquides qu'elle avoit fait elle même. Babilarde donc qui n'avoit pas un pareil avantage, se sentant pressée par la faim & par les tendres protestations que lui faisoit le Prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur, & quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le Comédien auprès d'elle : il avoit bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre & s'en allèrent à l'Office du Château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissemens : car le Corbillon en fournissoit toujourns les Princesses d'avance Babillarde continuoit d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenuës ses sœurs : mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne sai quel fondement, qu'elles étoient sans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquoient de rien. Riche - cautelle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée. & lui dit, qu'ils iroient trouver ces Princesses vers le soir. Elle ne fut pas de cet avis ; elle répondit, qu'il falloit les aller chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le Prince & la Princesse mangèrent ensemble de fort bon accord ; & après qu'ils eurent achevé, Riche - cautelle demanda à aller voir le bel appartement du Château : Il donna la main à la Princesse, qui le mena dans ce lieu ; & quand il y fut, il recommença à exagérer la tendresse qu'il avoit pour elle & les avantages qu'elle trouveroit en l'épousant : Il lui dit, comme il avoit dit à Nonchalante qu'elle devoit accepter sa foi au moment même ; parce que si elle aloit trouver ses sœurs, avant que de l'avoir reçu pour Epoux, elles ne manqueroient pas de s'y opposer : puisqu'étant sans contre dit le plus puissant Prince voisin, il paroïssoit plus vrai-semblablement un parti pour l'aînée que pour elle : qu'ainsi cette

Prin-

Princesse ne consentiroit jamais à une union qu'il souhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifioient rien, fut aussi extravagante qu'avoit été sa sœur; elle accepta le Prince pour Epoux, & ne se souvint des effets de sa Quenoüille de verre, qu'après que cette Quenoüille fut cassée en cent pièces.

Vers le soir Babillarde retourna dans sa chambre avec le Prince, & la première chose que vit cette Princesse, ce fut sa Quenoüille de verre en morceaux; Elle se troubla à ce spectacle, le Prince lui demanda le sujet de son trouble: Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire, elle dit sottement à Richecautelle le mystère des Quenoüilles, & ce Prince eut une joye de scelerat, de ce que le Pere des Princesses seroit par-là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ces filles.

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher ses sœurs, ell craignoit avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite: mais le Prince s'offrit de les aller trouver, & dit, qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les persuader de l'approuver: Après cette assurance, la Princesse qui n'avoit point dormi la nuit, s'assoupit, & pendant qu'elle dormoit Richecautelle l'enferma à la clef, comme il avoit fait Nonchalante.

N'est-

N'est-il pas vrai, belle Comtesse, que ce Riche-cautelle étoit un grand scelerat, & ces deux Princesses de lâches & imprudentes personnes? Je suis fort encolère contre tous ces gens-là, & je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi; mais ne vous in-quiétez point; ils seront tous traités comme ils méritent. Il n'y aura que la sage & courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce Prince perfide eût enfermé Babilarde, il alla dans toutes les chambres du Château les unes après les autres, & comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyoit fermée par dedans, étoit assurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit composé une Harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avoit dit à ses sœurs: Mais cette Princesse qui n'étoit pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez long-tems sans lui répondre; Enfin voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre, ell lui dit, que s'il étoit vrai qu'il eût une tendresse aussi forte & aussi sincère pour elle qu'il vouloit le lui persuader; elle le prioit de descendre dans le Jardin, & d'en fermer la porte sur lui, & qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtré de sa chambre qui donnoit sur ce Jardin.

Riche-cautelle ne voulut point accepter ce parti, & comme la Princesse s'opiniâtroit toujours

JOURS

jours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant Prince, outré d'impatience, alla querir une buche & enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau qu'on avoit laissé par hazard dans une garde-robe qui étoit proche de sa chambre. L'émotion animoit le teint de cette Princesse, & quoi que ses yeux fussent pleins de colère, elle parut à Riche-cautelle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds: mais elle lui dit fièrement en se reculant: Prince, si vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. *Quoi! belle Princesse! s'écria Riche-cautelle de son ton d'hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine? Il se mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avoit inspiré la réputation de sa beauté & de son esprit merveilleux: Il ajouta, qu'il ne s'étoit déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur & sa main; & lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence de sa passion la hardiesse qu'il avoit eu d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader, comme il avoit fait à ses sœurs, qu'il étoit de son intérêt de le recevoir pour Epoux au plus vite. Il dit encore à Finette qu'il ne savoit pas où s'étoient retirées les PrincesSES ses sœurs; parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les chercher, n'ayant songé qu'à elle. L'adroite Princesse, feignant de se radoucir, lui dit qu'il falloit chercher ses sœurs, & qu'après on prendroit des mesures tous ensemble:*

ble: mais Riche-cautelle lui répondit qu'il ne pouvoit se résoudre à aller trouver les Princesses, qu'elle n'eut consenti à l'épouser; parce que ses sœurs ne manqueroient pas de s'y opposer, à cause de leur droit d'aînesse.

Finette, qui se défioit avec raison de ce Prince perfide, sentit redoubler ses soupçons par cette réponse: elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ses sœurs, & se résolut de les vanger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune Princesse dit donc à Riche-cautelle, qu'elle consentoit sans peine à l'épouser: mais qu'elle étoit persuadée que les mariages qui se faisoient le soir étoient toujours malheureux, qu'ainsi elle le prioit de remettre la Cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin. Elle ajouta, qu'elle l'assuroit de n'avertir les Princesses de rien, & lui dit qu'elle le prioit de la laisser un peu de tems seule pour penser au Ciel; qu'ensuite elle le meneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit, & qu'après elle reviendroit s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-cautelle qui n'étoit pas un fort courageux personnage, & qui voyoit toujours Finette armée du gros marteau, dont elle badinoit comme on fait d'un éventail, Riche-cautelle, dis-je, con sentit à ce que souhaitoit la Princesse, & se
retira

retira pour la laisser quelque tems méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné que Finette courut faire un lit sur le trou d'un Egout qui étoit dans une chambre du Château. Cette chambre étoit aussi propre qu'une autre: mais on jettoit dans le trou de cet égout qui étoit fort spacieux, toutes les ordures du Château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisez très-foibles, puis elle fit bien proprement un lit par dessus, & s'en retourna aussi-tôt dans sa chambre. Un moment après Riche-cautelle y revint & laPrincesse le conduisit où elle venoit de faire le lit & se retira. Le Prince, sans se deshabiller, se jetta sur le lit avec précipitation, & sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'Egout, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bossés à la tête, & en se fracassant de tous côtez. La chute du Prince fit un grand bruit dans le tuyau: d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Einette; elle sût aussi-tôt que son artifice avoit eu tout le succès qu'elle s'étoit promis, & elle en ressentit une joye secrete qui lui fut extrêmement agréable: On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égout. Il méritoit bien cette punition: & la Princesse avoit raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupoit pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs: Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile detrouver Billarde;

billarde: Riche-cautelle après avoir enfermé cette Princesse à double tour: avoit laissé la clef à sa chambre: Finette entra dans cette chambre avec empressement, & le bruit qu'elle fit réveilla la sœur en sur faut. Elle fut bien confuse en la voyant: Findtte lui raconta de quelle manière elle s'étoit dé faite du Prince fourbe qui étoit venu les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre: car malgré son caquet elle étoit si éclairée qu'elle avoit cru ridiculement, tout ce que Riche-cautelle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette Princesse dissimulant l'exès de sa douleur sortit de sa chambre pour aller avec Finette chercher Non-chalante: Elles parcoururent routes les chambres du Château sans trouver leur sœur: enfin Finette s'avisa qu'elle pouvoit bien être dans l'apartement du Jardin: Elles l'y trouvèrent en effet demi morte de désespoir & de foiblesse; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les Princeses lui donnèrent tous les secours nécessaires; ensuite elles firent ensemble des éclaircissements qui mirent Nonchalante & Babillarde dans une douleur mortelle: puis toutes trois s'allèrent reposer.

Cependant Riche-cautelle passa la nuit fort mal à son aise, & quand le jour fut venu, il ne fut guères mieux. Ce Prince se trouvoit dans des Cavernes dont il ne pouvoit pas voir toute l'hor-

l'horreur, parce que le jour n'y donnoit jamais : Néanmoins à force de se tourmenter, il trouva l'issuë de l'égout, qui donnoit dans une Rivière assez éloignée du Château. Il trouva moyen de se faire entendre à des gens qui péchoient dans cette Rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens.

Il se fit transporter à la Cour du Roi son Père pour se guérir à loisir, & la disgrâce qui lui étoit arrivée lui fit prendre une si forte haine contre Finette, qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette Princesse passoit des momens bien tristes ; la gloire lui étoit mille fois plus chère que la vie, & la honteuse foiblesse de ses sœurs la mettoit dans un desespoir dont elle avoit peine à se rendre maîtresse. Cependant la mauvaise santé de ces deux Princesses qui étoit causée par les suites de leurs mariages indignes, mit encore la constance de Finette à l'épreuve. Riche-cueille, qui étoit déjà un habile fourbe, rapella tout son esprit depuis son aventure pour devenir fourbillime : L'Égout, ni les contusions, ne lui donnoient pas tant de chagrin, que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il se douta des suites de ses deux mariages ; & pour tenter les Princesses malades, il fit porter sous les fenêtres de leur Château de grandes caisses remplies d'arbres tous chargez de beaux fruits.

its. Nonchalante & Babillarde qui étoient souvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits : aussi-tôt il leur prit une envie violente d'en manger, & elles persécutèrent Finette de descendre dans le Corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette : Princesse fut assez grande pour vouloir bien contenter ses sœurs : elle descendit & leur raporta de ses beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre espèce. Nouvelle envie des Princeses : nouvelle complaisance de Finette : mais des Officiers de Riche-cautelle cachez & qui avoient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci : Ils se saisirent de Finette & l'emmenèrent aux yeux de ses sœurs qui s'arrachent les cheveux de desespoir.

Les Satellites de Riche-cautelle firent si bien qu'ils menèrent Finette dans une maison de campagne où étoit le Prince pour achever de se remettre en santé. Comme il étoit transporté de fureur contre cette Princesse ; il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté & une grandeur d'ame digne d'une Héroïne comme elle étoit. Enfin après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit couduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, & il y arriva lui-même un
moment

moment après elle. Dans ce lieu il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une manière qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit fait : Ensuite ce perfide Prince montra barbarement à Finette un Tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs & de cloux à crochet, & lui dit que pour la punir comme elle méritoit on l'alloit jeter dans ce Tonneau ; puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoi que Finette ne fût pas Romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparoit, que Régulus l'avoit été autrefois à la vûe d'un destin pareil : Cette jeune Princesse conserva toute sa fermeté & même toute sa présence d'esprit. Riche-cautelle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle & songea à hâter sa mort. Dans cette vûe il se baissa vers l'entrée du Tonneau, qui devoit être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ses armes meurtrieres. Finette qui vit son Persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de tems, elle le jeta habilement dans le Tonneau, & elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au Prince le tems de se reconnoître. Après ce coup elle prit la fuite, & les Officiers du Prince, qui avoient vû avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur Maître vouloit traiter cette aimable Princesse n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs ils étoient si effrayez de ce qui

G

ve-

venoit d'arriver à Riche-cautelle, qu'ils ne pûrent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le Tonneau qui rouloit avec violence : mais leurs soins furent inutiles, il roula jusqu'au bas de la montagne, & ils en tirèrent leur Prince couvert de mille playes.

L'accident de Riche-cautelle mit au desespoir le Roi Moulbenin & le Prince Bel-à-voir. Pour les Peuples de leurs Etats, ils n'en furent point touchés : Riche-cautelle en étoit très-hai ; & même l'on s'étonnoit de ce que le jeune Prince qui avoit des sentimens si nobles & si généreux, pût tant aimer cet indigne aîné : Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de son sang ; & Riche-cautelle avoit toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux Prince n'auroit jamais pû se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des blessures de son frere, & il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant malgré les soins empressez que tout le monde en prit ; rien ne soulageoit Riche-cautelle : au contraire, ses playes sembloient toujours s'envenimer de plus en plus & le faire souffrir long-tems.

Finnette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avoit couru, avoit encore regagné

gné heureusement le Château où elle avoit laissé ses sœurs ; & n'y fut pas long-tems sans être livrée à de nouveaux chargins. Les deux Prinesses mirent au monde chacune un fils, dont Finette se trouva fort embrassée. Cependant le courage de cette Princesse ne s'abattit point ; l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoi qu'elle en vit bien le péril. Elle prit pour faire réussir le dessein qu'elle avoit, toutes les mesures que la prudence peut inspirer : elle se déguisa en homme ; enferme les enfans de ses sœurs dans des Boites : & elle y fit des petits trous vis à vis la bouche de ces enfans, pour leur laisser la respiration : elle prit un cheval ; emporta ces Boites & quelques autres, & dans cet équipage elle arriva à la Ville Capitale du Roi Mout-benin, où étoit Riche-cautelle.

Quand Finette fut dans cette Ville, elle aprit que la manière magnifique dont le Prince Bel-à-voit recompensoit les remédes qu'on donnoit à son frere, avoit attiré à la Cour tous les Charlatans de l'Europe : Car dès ce tems-là il y avoit quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçu des dons du Ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science étoit de fourber hardiment, trouvoient toujours beaucoup de croyance parmi les Peuples : Ils

savoient leur imposer par leur extérieur extraordinaire, & par les noms bizarres qu'ils prenoient. Ces sortes de Médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance, & la prérogative de venir de loin, souvent leur tient lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse Princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom parfaitement étranger pour ce Royaume-là: ce nom étoit Sanatio; Puis elle fit annoncer de tous côtez que le Chevalier Sanatio étoit arrivé avec des secrets merveilleux, pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses & les plus envenimées. Aussi-tôt Bel-à-voir envoya quérir le prétendu Chevalier. Finette vint: fit le Médecin empirique le mieux du monde: debita cinq ou six mots de l'art d'un air Cavalier; rien n'y manquoit. Cette Princesse fut surprise de la bonne mine & des manières agréables de Bel-à-voir, & après avoir raisonné quelque tems avec ce Prince au sujet des blessures de Riche-cautelle, elle dit qu'elle alloit quérir une bonteille d'une eau incomparable, & que cependant elle laissoit deux Boites qu'elle avoit apportées, qui contenoient des onguents excellens, propres au Prince blessé.

Là-dessus le prétendu Médecin fortit; il ne revenoit point: l'on s'impatientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on alloit envoyer

voyer le presser de revenir, on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche-cautelle. Cela surprit tout le monde ; car il ne paroïssoit point d'enfans : Quelqu'un prêta l'oreille & on découvrit que ces cris venoient des Boites de l'Empirique-

C'étoient en effet les neveux de Finette. Cette Princesse leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au Palais : mais comme il y avoit déjà long-tems, ils en souhaitoient de nouvelle, & ils expliquoient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les Boites, & l'on fut fort surpris d'y voir bien effectivement deux Marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-cautelle se douta aussi-tôt que c'étoit encore un nouveau tour de Finette : il en conçût une fureur qu'on ne peut pas dire, & ses maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourut.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur, & Riche-cautelle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frere. Vous m'avez toujours aimé, Prince, lui dit - il, & vous plurez ma perte : Je n'ai plus besoin des preuves de vôtre amitié par raport à la vie. Je meurs : mais si je vous ai été véritablement cher, promettez - moi de m'accorder la prière que je vais vous faire.

B 3

Bel-

Bel-à-voir qui dans l'état où il voyoit son frere se sentoit incapable de lui rien refuser, lui promit avec les plus terribles sermens de lui accorder tout ce qu'il lui demandoit. Aussi-tôt que Riche-cautelle eut entendu ces sermens, il dit à son frere en l'embrassant. Je meurs consolé, Prince, puisque je serai vangé : Car la priere que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussi-tôt que je serai mort : Vous obtiendrez sans doute cette maligne Princesse, & dès qu'elle sera en vôtre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. Bel-à-voir fremit d'horreur à ces mots, il se repentit de l'imprudence de ses sermens : mais il n'étoit plus tems de se dédire, & il ne voulut rien témoigner de son repentir à son frere, qui expira peu de tems après. Le Roi Mouit-benin en eut une sensible douleur. Pour son Peuple, loin de regretter Riche-cautelle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du Royaume à Bel-à-voir, dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette qui étoit encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs, aprit bien-tôt la mort de Riche-cautelle, & peu de tems après on annonça aux trois Princeses le retour du Roi leur pere. Ce Prince vint avec empressement dans leur Tour, & son premier soin fut de demander à voir les Quenoüilles de verre. Nonchalante alla quérir la Quenoüille de Finette, la mon-

tra

tra au Roi ; puis ayant fait une profonde révérence, elle reporta la Quenoüille où elle l'avoit prise. Babillarde fit le même manége, & Finette à son tour apporta sa Quenoüille : Mais le Roi, qui étoit soupçonneux, voulut voir les trois Quenoüilles à la fois : il n'y eut que Finette qui pût montrer la sienne, & le Roi entra dans une telle fureur contre ses deux filles aînées, qu'il les en voya à l'heure même à la Fée qui lui avoit donné les Quenoüilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, & de les punir comme elles le méritoient.

Pour commencer la punition des Princesses, la Fée les mena dans une galerie de son Château enchanté, où elle avoit fait peindre l'Histoire d'un nombre infini de Femmes illustres, qui s'étoient renduës célèbres par leurs vertus & par leur vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avoient du mouvement & étoient en action depuis le matin jusqu'au soir : On voyoit de tous côtes des trophées & des devises à la gloire de ces Femmes vertueuses ; & ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs, de comparer le triomphe de ces héroïnes avec la situation méprisable où leur malheureuse imprudence les avoit réduit. Pour comble de chagrin, la Fée leur dit avec gravité, Que si elles'étoient aussi bien occupées que celles dont elles voyoient les Tableaux, elles ne se-

roient pas tombées dans les indignes égaremens où elles s'étoient perduës ; mais que l'oïveté étoit *la mere de tous vices* & la source de tous leurs malheurs. La Fée ajouta, que pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, & pour leur faire réparer le tems qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne manière. En effet elle obligea les Princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers & les plus vils, & sans égard pour leur teint, elle les envoyoit cueillir des pois dans ses Jardins & en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne pût résister au desespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations : elle mourut de chagrin & de fatigue. Babillarde qui trouva moyen, quelque tems après, de s'échaper la nuit du Château de la Fée, se cassa la tête contre un arbre & mourut de cette blessure entre les mains des Paifans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs ; & au milieu de ses chagrins, elle aprit que le Prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au Roi son pere, qui l'avoit accordée sans l'en avertir ; car dès ce tems-là l'inclination des parties étoit la moindre chose que l'on considéroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle, elle craignoit avec raison que la haine que Riche-cautelle avoit pour elle n'eut passé dans le cœur d'un frere dont il étoit si chéri ; & elle
apre-

aprehenda que ce jeune Prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frere : Pleine de cette inquiétude, la princesse alla consulter la sage Fée, qui l'estimoit autant qu'elle la avoit méprisé Nonchalante & Babillarde.

La Fée ne voulut rien révéler à Finette : elle lui dit seulement : Princessie vous êtes sage & prudente : vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour vôtre conduite, qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *la défiance est mere de seureté.* Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, & vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. Finette n'ayant pû titer d'autre éclaircissement de la Fée, s'en retourna au Palais dans une extrême agitation,

Quelques jours après cette Princesse fut épousée par un Ambassadeur an nom du Prince Bel-à-voir : & on l'emmena trouver son Epoux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières Villes frontières du Roi Mout-benin, & dans la troisième elle trouva Bel-à-voir qui étoit venu au devant d'elle par l'ordre de son Pere. Tout le monde étoit surpris de voir la tristesse de ce jeune Prince aux aproches d'un mariage quil avoit témoigné souhaiter : le Roi même lui en faisoit la guerre, & l'avoit envoyé malgré lui au devant de la Princesse.

G 5

Quand

Quand Bel - à - voir la vit, il fut frappé de ses charmes: il lui en fit compliment; mais d'une manière si confuse que les deux Cours qui s'avoient combien ce Prince étoit spirituel & galant, crurent qu'il en étoit si vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdoit sa présence d'esprit. Toute la Ville retentissoit de cris de joye, & l'on n'entendoit de tous côtés que des Concerts & des Feux d'artifice. Enfin, après un soupé magnifique, on songea à mener les deux Epoux dans leur appartement.

Finette qui se souvenoit toujours de la maxime que la Fée lui avoit renouvelée dans l'esprit, avoit son dessein en tête. Cette Princesse avoit gagné une de ses femmes, qui avoit la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinoit, & elle avoit donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille, une vessie, du sang de mouton & les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangés au soupé. La Princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte, & composa une figure de paille dans laquelle elle mit les boyaux & la vessie pleine de sang: Ensuite elle ajusta cette figure en deshabilité de femme & en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle Marionette, elle alla rejoindre la compagnie, & peu de tems après on conduisit la Princesse, & son Epoux dans leur appartement. Quand on eut donné à la Toilette le tems qu'il lui falloit donner, la Dame d'honneur emporta les flambeaux & se retira.

tira. Aussi - tôt Finette jetta la femme de paille dans le lit, & se cacha daas un des coins de la chambre.

Le Prince après avoir soupiré deux ou trois fois fort haut ; prit son épée & la passa au travers du corps de la prétenduë Finette : Au même moment il sentitle sang ruisseler de tous côtez, & trouva la femme de paille sans mouvement. Qu'ai-je fait' s'écria Bel-à-voir. Quoi! après tant de cruelles agitations! Quoi! après avoir tant balancé si je garderois mes sermens aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante Princesse que j'étois né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le monent que je l'ai vûe; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frere possédé de fureur avoit exigé de moi par une indigne surprise! Ah! Ciel! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu! Hé bien! Riche-cautelle, j'ai satisfait ton injuste vengeance : mais je vais vanger Finette à son tour par ma mort. Oüi, belle Princesse, il faut que de la même épée . . . A ces mots Finette entendit que le Prince, qui dans son transport avoit laissé tomber son épée la cherchoit pour se la passer au travers du corps elle ne voulut pas qu'il fit une telle sottise, ainsi elle lui cria, Prince, je ne suis point morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre repentir, & par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime.

Là.

Là-dessus Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avoit eu touchant la femme de paille. Le Prince transporté de joye d'apprendre que la Princesse vivoit, admira la prudence qu'elle avoit en toutes sortes d'occasions, & lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime à quoi il ne pouvoit penser sans horreur, & il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux sermens qu'on avoit exigé de lui par artifice.

Cependant si Finette n'eut pas toujours été bien persuadée que *desfiance est mere de sùreté*, elle eut été tuée, & sa mort eut été cause de celle de Bel-à-voir, & puis après ou auroit raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentimens de ce Prince. Vive la prudence & la présence d'esprit ! elles préservèrent ces deux Époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujourns l'un pour l'autre une tendresse extrême, & passèrent une longue suite de beau jours dans une gloire & dans une félicité qu'on auroit peine à bien décrire.

Voilà, Madame, la très-merveilleuse Histoire de Finette. Je vous ayoué que je l'ai brodée, & que je vous l'ai contée un peu au long : mais quand on dit des Contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires : on cherche à s'aumuser, & il me paroît qu'il né coûte plus de les alonger, pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les cir-
con-

constances font le plus souvent l'agrément de ces Histoires badines. Vous pouvez croire, charmante Comtesse, qu'il est facile de les réduire en abrégé : Je vous assure que quand vous voudrez je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontoit quand j'étois enfant: le recit en duroit au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne sachiez que ce Conte est très - fameux ; mais je ne sai si vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de son antiquité. Elle nous assure que les Troubadours, ou Conteurs de Provence, ont inventé Finette, bien long-tems avant qu'Abellard, ni le célèbre Comte Thibaud de Champagne eussent produit des Romans. Ces sortes de Fables renferment une bonne morale : Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfans pour leur inspirer l'amour de la vertu. Je ne sai pas si dans cet âge on vous a parlé de Finette, mais pour moi.

*Cent & cent fois ma Gouvernante,
 Au lieu de Fables d'animaux,
 M'a raconté les traits moraux
 De cette Histoire surprenante.
 On y voit accablé de maux.
 Un Prince dangereux qu'une noire malice,
 Entraîna dans l'horreur du vice,*

On

On y voit naturellement
 Qui deux imprudentes Princesses,
 Qui passoient tous les jours dans des vaines moelles,
 Et tombèrent indignement,
 Dans un affreux egarement,
 Regèrent pour le prix de leurs lâches foiblesses
 Un prompt & juste châtement.
 Mais autant que l'on voit dans cote belle Histoire
 Le vice puni, mableureux,
 Autant on voit les vertueux
 Triomphans & couverts de gloire.
 Après mille incidens qu'on ne souroit pyévoir,
 La sage & prudente Finette
 Et le généreux Bel-à-voir
 Goûtant une gloire parfaite.
 Oui, ces Contes frapent beaucoup;
 Plus que ne font les faits & du Singe & du Loup;
 F'y prenois un plaisir extrême,
 Tous les enfans font de même:
 Mais ces Fables plairont jusqu' aux plus grands
 esprits,
 Si vous voulez, belle Comtesse,
 Par vos heureux talens orner de tels recits,
 L'antique Gaule vous en presse:
 Daignez donc mettre dans leurs jours.
 Les Contes ingénus, quoi que remplis d'adresse,
 Qu'ont inventé les Troubadours.
 Le sens misterieux que leur tour envelope
 Egale bien celui d'Esope.

F I N.



TABLE.

DES CONTES DE CE RECUEIL.

<i>Le petit Chaperon rouge.</i>	Pag. 5.
<i>Les Fées.</i>	9.
<i>La Barbe bleüe.</i>	12.
<i>La Belle au Bois dormant.</i>	20.
<i>Le Maître Chat, ou le Chat botté.</i>	33.
<i>Cendrillon, ou la petite Pantoufle de verre.</i>	40.
<i>Riquet à la Houppe.</i>	49.
<i>Le petit Poucet.</i>	59.
<i>L'adroite Princesse.</i>	73.



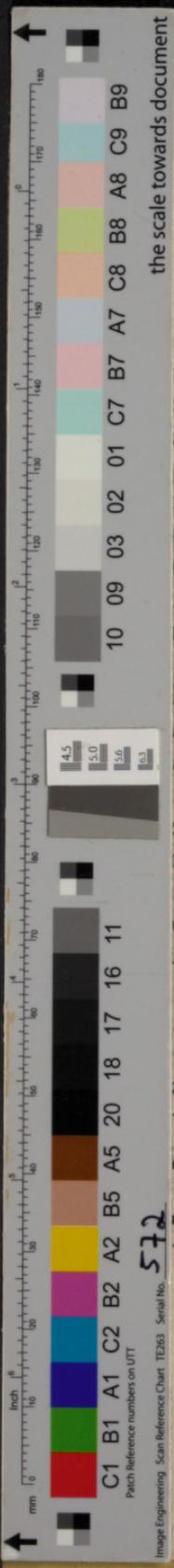
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800

TABLL

DES COMTES DE CE RECUEIL

Pg. 1	Le Comte de Capontzen
2	Le Comte de ...
12	Le Comte de ...
20	Le Comte de ...
33	Le Comte de ...
40	Le Comte de ...
45	Le Comte de ...
50	Le Comte de ...
73	Le Comte de ...





the scale towards document

s souvent l'agrément de ces
ous pouvez croire, char-
est facile de les réduire en
e que quand vous voudrez
ares de Finette en fort peu
ce n'est pas ainsi que l'on
d j'étois enfant: le recit en
ne heure,
e vous ne sachiez que ce
x ; mais je ne sai si vous
e la tradition nous dit de
ous assure que les Trouba
le Provence, ont inventé
s devant qu'Abellard, ni
aud de Champagne euf-
ns, Ces sortes de Fables
: morale : Vous avez rep-
p de justesse, qu'on fait
s raconter aux enfans pour
e la vertu. Je ne sai pas
s a parlé de Finette, mais

*Gouvernante,
animaux,
s moraux
prenante.
maux.
d'une noire malice,
eur du vice,*

On